

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

« Pour l'amour de Dieu, madame, n'annulez pas votre venue! » :
La migration familiale au Nouveau Monde espagnol d'après les « Cartas privadas de
emigrantes a Indias », 1540 - 1616

par
Magalie Fournier-Plouffe

Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade
de Maître ès arts (M. A.) en histoire

Août 2015

©Magalie Fournier-Plouffe, 2015

Université de Montréal

Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé :

« Pour l'amour de Dieu madame, n'annulez pas votre venue! » :

La migration familiale au Nouveau Monde espagnol d'après les « Cartas privadas de emigrantes a Indias », 1540-1616

présenté par :

Magalie Fournier-Plouffe

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Gordon Blennemann, président-rapporteur

Dominique Deslandres, directrice de recherche

Cynthia Milton, membre du jury

RÉSUMÉ

Le mouvement migratoire espagnol en Amérique à l'époque moderne peut être partagé en deux phases distinctes : La première est essentiellement masculine alors que la seconde intègre un nombre considérable de femmes et d'enfants. En analysant la correspondance privée provenant des Indes espagnoles entre 1540 et 1616, avec une attention particulière aux missives échangées entre les membres d'une même famille, l'objectif de ce mémoire est d'accéder au quotidien et à l'intimité des migrants et des migrantes et d'expliquer les origines et les modalités de la migration familiale dont l'apogée se situe entre 1560 et 1620. L'analyse dans la perspective du genre des « Cartas privadas de emigrantes a Indias » jette ainsi une lumière nouvelle sur les pratiques épistolaires familiales, les motifs des réunions des familles et sur l'agentivité des Espagnoles dans la construction de la société coloniale.

Mots clés : Migration coloniale, Correspondances privées, Indes Espagnoles, Famille, Genre, Femmes

ABSTRACT

Spanish migration flows to the Americas in the early modern age can be divided into two separate phases: The first was predominantly male while the latter included a large number of women and children. Analysing the private letters from the Spanish Indies between 1540 and 1616, notably those exchanged between members of the same family, this thesis explores the daily and intimate lives of these male and female migrants. It also seeks to explain the origin and modalities of family migration, which reached its apogee between 1560 and 1620. A gendered analysis of the « Cartas privadas de emigrantes a Indias » sheds new light on the familial practice of correspondence, the underlying reasons for family reunions, and the agency of Spanish women in the building of this colonial society.

Key Words: Colonial migration, Private correspondences, Spanish Indies, Family, Women

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	i
ABSTRACT	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
REMERCIEMENTS	iv
INTRODUCTION.....	1
LOIN DES YEUX LOIN DU CŒUR? L'ÉCHANGE ÉPISTOLAIRE COMME SÉCURITÉ ÉMOTIVE CHEZ LES MIGRANTS ESPAGNOLS.....	12
Le prix porté à la communication épistolaire familiale dans les débuts de la vie coloniale.....	14
Affection et émotivité : le cas particulier de la correspondance conjugale	21
VANTER LE NOUVEAU MONDE À LA FAMILLE : LES CARTAS DE LLAMADAS.....	29
Le nouvel eldorado : la représentation épistolaire des Indes espagnoles	30
<i>Les mariages avantageux du Nouveau Monde</i>	32
Avoir sa famille auprès de soi : nécessité dans les débuts de la vie coloniale?.....	38
<i>Les motivations d'ordre individuel</i>	39
<i>Les motivations d'ordre politique</i>	49
ENTRE RÉSISTANCE PASSIVE ET OBÉISSANCE AVEUGLE : LES RÉPONSES DES FEMMES DE L'ANCIEN MONDE	58
Résistance passive : le silence de l'Ancien Monde	59
Obéissance féminine : la vie dans la colonie.....	65
<i>Le voyage vers le Nouveau Monde</i>	66
<i>Les débuts de la vie coloniale</i>	71
CONCLUSION	82
BIBLIOGRAPHIE	87
ANNEXES	vi

REMERCIEMENTS

Il convient d'abord de remercier celle à qui je dois une grande partie de ma passion de l'histoire : ma directrice Dominique Deslandres. Merci d'avoir mis un peu de folie dans mon cerveau parfois trop cartésien. Merci d'avoir cru que j'étais capable de faire toujours mieux que ce que je pensais être le meilleur de moi. Merci de m'avoir transmis votre piquêre de la recherche, car je peux maintenant affirmer que j'en suis moi aussi contaminée. Et finalement, merci pour vos judicieux conseils, pour vos intuitions, votre passion, votre support et vos encouragements, vous avez été indispensable à la réussite de ce mémoire.

Je tiens également à remercier la professeure Susan Dalton pour tous les cours que j'ai suivis avec elle, mais spécifiquement pour son séminaire de maîtrise qui m'a ouvert les yeux aux défis d'un historien, et à la manière dont on doit rendre justice à une mémoire parfois fragmentée du passé. Je vous remercie aussi pour les nombreuses discussions passionnantes que nous avons eues ensemble. J'en retire énormément.

Merci aux membres du jury, Gordon Blennemann, Cynthia Milton et Dominique Deslandres pour le temps que vous m'avez accordé pour l'évaluation de ce mémoire, et pour tous vos commentaires enrichissants.

J'aimerais aussi remercier tous mes amis qui ont contribué de près ou de loin à la rédaction de ce mémoire. Merci à Marc-André Desmarais et Alexandre Wolford à qui j'ai parfois cassé les oreilles

avec ce projet. Merci à Bernard Ducharme sans qui mes traductions auraient été un travail bien plus complexe à réaliser, et qui a eu la gentillesse de partager avec moi de nombreuses références. Merci à Anaïs Hélie-Martel de m'avoir supportée quotidiennement à travers tous les aléas de la rédaction universitaire.

Merci à ma famille pour leur support constant. Je pense particulièrement à mes parents Hélène Fournier et Mario Plouffe qui ont toujours été là pour moi, et qui ont cru en ma réussite. Merci à ma sœur Valérie Fournier-Plouffe et à mes cousines Katherine Fournier et Laurence Archambault d'avoir compris que l'histoire était ma grande passion, et de n'avoir jamais remis en question mon désir de faire des études supérieures dans le domaine. Merci de n'avoir jamais douté que ma place y était. Un merci tout spécial également à ma grand-mère Jacqueline Plouffe de qui je tiens sans aucun doute ma curiosité intellectuelle. Merci d'avoir été et de continuer d'être, sans même le réaliser, un mentor exceptionnel.

Finalement, un grand merci à Florence Prévost-Grégoire pour ses judicieux conseils, et toutes les lectures et relectures de mes chapitres. Tu m'as tellement aidée à évoluer en tant qu'historienne, à me poser des questions qu'autrement, je n'aurais jamais pensé me poser. Merci pour ton énergie, pour ton dévouement et pour ta générosité. Merci d'avoir pris tellement de temps pour m'aider avec ce mémoire que s'en est presque devenu le tien. Aussi, c'est à toi que je le dédie.

INTRODUCTION

Avec la découverte, en 1492, de ce qui deviendra le continent américain, les Européens ont totalement bouleversé les sociétés à travers le globe, ainsi que leurs représentations géographiques du monde. En révélant à la planète un continent nouveau, Christophe Colomb et son équipe d'expédition ont modifié de manière considérable la vie de certains Espagnols. En effet, aux XVIe et XVIIe siècles, le Nouveau Monde est une contrée qui fait miroiter aux hommes et aux femmes une vie meilleure que celle à laquelle ils ont droit dans la péninsule ibérique. Plusieurs motivations poussent les Européens de l'époque moderne à s'installer de manière définitive ou non au Nouveau Monde. Que ce soit pour des motifs d'ordres politiques, administratifs, sociaux, religieux, économiques ou militaires, un nombre considérable d'hommes et de femmes ont répondu à l'appel. Le mouvement migratoire espagnol prenant place aux XVIe et XVIIe siècles est d'ailleurs considéré comme le plus important de toute l'époque moderne¹.

Le mouvement migratoire au Nouveau Monde a été traité de manière significative dans l'historiographie. En effet, dès les années 1970, une vague substantielle d'historiens s'est intéressée à définir ce mouvement migratoire qui débute dès l'amorce de la période de conquête, lors du second voyage de Christophe Colomb et de ses troupes en 1493². Si ce sont plutôt des études à caractère quantitatif qui définissent cette période historiographique, nous ne pouvons nier son

¹ Almorza Hidalgo, Amelia. « Sibling Relations in Spanish Emigration to Latin America, 1560–1620 », *Revue européenne d'histoire*, vol. 17, n°5, octobre 2010, p. 735.

² Altman, Ida. « Spanish Women and The Indies: Transatlantic Migration in the Early Modern Period », dans *New Perspectives on Women and Migration in Colonial Latin America* sous la dir. D'Anore Horton, Princeton, Princeton University Press, 2001, p.21.

apport pour l'approfondissement d'autres pans de la recherche sur les colonies espagnoles, qui viendront dans les décennies subséquentes. Cette ère historiographique est aussi caractérisée par l'intérêt qu'elle porte à l'impact de la découverte du Nouveau Monde sur la métropole espagnole. Le premier à s'y intéresser dès 1970, est John H. Elliott dans *The Old World and the New, 1492-1650*³ où il analyse comment la découverte d'une nouvelle contrée a pour effet de remettre en question tous les savoirs traditionnels concernant la géographie, la théologie, l'histoire et les sciences dans la péninsule ibérique. En 1976, Fredi Chiappelli édite également deux tomes d'un ouvrage collectif, *First Images of America : The Impact of the New World on the Old* dans lequel une section entière porte sur ce qu'il nomme le « mouvement de personnes »⁴ où les historiens analysent plusieurs facettes du phénomène de migration espagnol moderne.

Parmi ceux-ci, le plus connu est sans doute Peter Boyd-Boyman, célèbre pour avoir tenté, en 1964, de dresser un profil type des acteurs de ce mouvement migratoire dans son *Indice geobiográfico de los pobladores de América en el siglo XVI*⁵. Il est considéré comme l'un de ceux qui ont établi les assises de cette portion de l'historiographie de l'Amérique latine moderne. En travaillant à partir du *Catálogo de pasajeros a Indias*, un registre de tous les départs enregistrés à la *Casa de la Contratación*, Peter Boyd-Bowman fut le premier à tenter de chiffrer de manière précise le mouvement migratoire, en se fiant aux lieux d'origine des émigrants, à leur âge, leur sexe, etc. Grâce à ses nombreux écrits, nous sommes maintenant en mesure de mieux comprendre l'ampleur de ce phénomène de migration.

³ Elliott, John Huxtable. *The Old World and the New, 1492-1650*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 [1970], 136p.

⁴ Allen, Michael J. B et al. Sous la dir. de Fredi Chiappelli. *First Images of America : The Impact of the New World on the Old*, California, Berkeley University of California Press, 1976, Tome II p.707-797.

⁵ Boyd-Bowman, Peter. *Indice geobiográfico de cuarenta mil Pobladores españoles de América en el Siglo XVI*. Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1964.

Toutefois, cette étude, et celles qui la suivent durant les décennies 1960 à 1980, ont tendance à occulter quelque peu la participation des femmes migrantes. En effet, tel que le définit la sociologue Laura Oso dans son article, *L'immigration en Espagne des femmes chefs de famille*⁶, il existe une certaine invisibilité de la migration féminine qui trouve racines dans le modèle familial patriarcal qui offre à la femme un rôle de second plan, et qui la considère comme étant dépendante de l'homme. L'article de Peter Boyd-Bowman, mentionné plus tôt, ne traite d'ailleurs les femmes que comme un prétexte pour aborder le mariage. Comme si celles-ci ne méritaient pas qu'on s'intéresse à elles en dehors de leur union conjugale.

À ce sujet, un virage s'amorce à l'aube de la décennie 1990. En reprenant les données statistiques publiées par Peter Boyd-Bowman, plusieurs historiens ont tenté d'analyser ce même mouvement migratoire en se détachant quelque peu de la méthode quantitative qui a tendance à occulter certaines réalités. Ida Altman, par exemple, a expliqué dans son chapitre d'ouvrage collectif, *Spanish Women and the Indies: Transatlantic Migration in the Early Modern Period*⁷, publié en 2001, que le mouvement migratoire espagnol en Amérique était caractérisé par deux phases bien distinctes. La première, caractéristique de la première moitié du XVI^e siècle, est plus typiquement masculine. En effet, elle explique que la majorité de ceux qui se sont installés au Nouveau Monde entre 1500 et 1550 sont des hommes célibataires en quête d'aventure ou des hommes mariés qui ont laissé leur famille en Europe afin de faire fortune dans les colonies. La seconde phase, pour sa part, se distingue par sa quantité considérable de femmes et d'enfants. Elle prend place surtout dans

⁶ Oso, Laura. « L'immigration en Espagne des femmes chefs de famille », *Les cahiers du CEDREF*, août-septembre 2000, p.89.

⁷ Altman, Ida. « Spanish Women and The Indies: Transatlantic Migration in the Early Modern Period », dans *New Perspectives on Women and Migration in Colonial Latin America* sous la dir. D'Anore Horton, Princeton, Princeton University Press, 2001, p.21-47.

la seconde moitié du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, alors que la société coloniale commence véritablement à prendre forme⁸.

En 2010, l'historienne Amelia Almorza Hidalgo a, quant à elle, jugé que cette participation importante des femmes et des groupes familiaux dans la migration était à son apogée entre 1560 et 1620⁹. En se fiant aux chiffres donnés par Peter Boyd-Bowman en 1964, elle montre que les hommes émigraient à l'âge de 16 à 30 ans, alors que les femmes, elles, quittaient la métropole entre 26 et 30 ans, ou entre 36 et 40 ans. Cette différence notable entre l'âge des hommes et des femmes migrants renforce l'idée d'une migration coloniale divisée en deux phases. Selon l'historienne, la première période, celle de conquête, est caractérisée par une participation active des jeunes hommes mariés, alors que la seconde période, celle de colonisation, se met en branle au moment où les hommes partis quelques années plus tôt se sont bien installés, et possèdent suffisamment d'argent pour accueillir leur famille. Cette étape est donc caractérisée par son nombre important de femmes qui migrent dans un contexte essentiellement familial¹⁰.

Dès la fin des années 1990, les femmes européennes deviennent un intérêt de recherche considérable chez les historiens de l'Amérique latine. Ainsi la thèse d'Amanda Patricia Angel en 1997, intitulée *Spanish Women in the New World : The Transmission of a Model Polity to New Spain, 1521-1570* met en lumière le rôle culturel important des femmes dans la construction de l'Empire espagnol. En 2002, María Antonia Bel Bravo publie sa monographie *Mujeres españolas en la historia moderna*¹¹ dont le chapitre intitulé *Las que se fueron* étudie la participation féminine

⁸ Altman, p.21.

⁹ Almorza Hidalgo, p.735.

¹⁰ *Ibid.*, p.736.

¹¹ Bel Bravo, María Antonia. *Mujeres españolas en la historia moderna*, Madrid, Édition Sílex, 2002, 308p.

au mouvement migratoire. La figure féminine est devenue un sujet de recherche tellement en vogue au début du XXI^e siècle que le Musée naval de Madrid a créé, en 2012, une exposition dont le titre était *No fueron solos : Mujeres en la conquista y colonización de America*, et dont le but est d'exposer « la présence et la participation active des femmes dans la formation du Nouveau Monde »¹². Toutes ces publications permettent une compréhension plus grande de la migration des femmes et des familles vers les Indes espagnoles pendant l'époque moderne.

Or, en parallèle à cet intérêt marqué pour le phénomène de migration familiale de la seconde moitié du XVI^e siècle, se développe également un attrait particulier pour le quotidien et l'intimité des hommes et des femmes espagnols du Nouveau Monde. Cet accès à l'intimité des migrants est permis, entre autres, par l'étude de ce que l'historiographie a nommé les « ego-documents ». Ce type de document donnant accès au « for privé » des gens fut maintes fois exploité dans l'historiographie des Indes espagnoles. Les ego-documents comprennent à la fois les mémoires, les autobiographies et les correspondances privées, et sont un outil essentiel à la compréhension de plusieurs réalités coloniales que des documents officiels tendent à occulter. Dans le cas des Indes espagnoles, les correspondances privées sont particulièrement intéressantes, car une grande quantité d'entre elles ont été conservées dans les centres d'archives de Séville.

Les deux historiens les plus connus ayant traité le Nouveau Monde par l'étude des missives coloniales sont James Lockhart et Enrique Otte. Le premier, James Lockhart, a lui aussi participé à l'ouvrage collectif de F. Chiappelli en 1976, en présentant le premier article basé uniquement sur

¹² [Traduction]: « *Mujeres en la conquista y colonización de América* aborda por primera vez la presencia y participación activa de la mujer en la conformación del Nuevo Mundo ». Dans Bellas Dublang, Javier. *No fueron solos : Mujeres en la conquista y colonización de America*, catalogue d'exposition (Madrid, Museo Naval de Madrid 21 mai au 30 décembre 2012), Madrid, Naval de Madrid, 2012, p.3.

les correspondances privées, *Letters and People to Spain*¹³, dont l'objectif est d'analyser les attentes et motivations qu'ont les migrants espagnols au Nouveau Monde. La même année, il publie un ouvrage, *Of Things of the Indies : Essays Old and New in Early Latin American History*¹⁴ dont un chapitre entier s'intéresse aux correspondances. Y voyant là un thème intéressant à traiter, il fait équipe avec Enrique Otte pour publier, cette fois-ci, un ouvrage entier sur le sujet, *Letters and People of the Spanish Indies*¹⁵ où les deux historiens présentent 38 lettres provenant de fonds d'archives variés, ainsi que leur mise en contexte historique. Ces missives sont minutieusement choisies et ont pour fonction de dresser un portrait général de la société coloniale espagnole.

En 1993, Enrique Otte, quant à lui, publie un recueil de 650 lettres issues de la *Casa de la Contratación*, intitulé *Cartas privadas de emigrantes a Indias, 1540-1616*¹⁶ dont l'importance est significative dans le domaine historique. En effet, depuis les dernières années, l'analyse de la correspondance privée et particulièrement celle publiée par Enrique Otte en 1993 est devenue une approche privilégiée pour étudier les moyens de communication de la société espagnole coloniale et métropolitaine. Ainsi, Pila Gonzalo Aizpuru, dans son article *La intimida divulgada*¹⁷ publié en 2002 dresse un portrait global de la pratique épistolaire en analysant le contenu des lettres envoyées depuis la Nouvelle Espagne. Rebecca Earle, quant à elle, s'est intéressée en 2005 au contenu des lettres conjugales, dans son article *Letters and Love in Colonial Spanish America*¹⁸,

¹³ Lockhart, James. « Letters and People to Spain », dans *First Images of America: the Impact of the New World on the Old*, sous la dir. de Fredi Chiappalli, California, University of California Press, 1976, p.783-804.

¹⁴ Lockhart, James. *Of Things of the Indies: Essays Old and New in Early Latin American History*, Stanford, Stanford University Press, 1976, 397p.

¹⁵ Lockhart, James et Enrique Otte. *Letters and People of the Spanish Indies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, 267p.

¹⁶ Otte, Enrique. *Cartas privadas de emigrantes a Indias 1540-1616*, México, Fondo de cultura económica, 1996 [1993], 611p.

¹⁷ Gonzalo Aizpuru, Pilar. « La intimidación divulgada: La comunicación escrita en la vida privada en la Nueva España », *Centro de Estudios Históricos*, Juillet-décembre 2002, p.17-49.

¹⁸ Earle, Rebecca. « Letters and Love in Colonial Spanish America », *The Americas*, Vol. 62, n°1, Juillet 2005, p. 17-46.

en se demandant si elles reflétaient une conception de l'amour que l'historiographie a plutôt associée au XVIIIe siècle. Finalement, très pertinent pour ce mémoire, est l'article d'Amelia Almorza Hidalgo « Sibling Relations in Spanish Emigration to Latin America, 1560-1620 » publié en 2010¹⁹ qui se focalise sur l'importance des relations fraternelles dans le mouvement migratoire au Nouveau Monde, ce qui a alimenté ma réflexion sur l'importance de la cellule familiale dans le monde colonial.

Bref, deux pans de la recherche historique concernant le mouvement migratoire espagnol en Amérique se sont développés dans les dernières années. D'un côté, plusieurs historiens ont voulu étudier la migration coloniale en attribuant aux femmes la place qu'elles méritent, et en se centrant donc sur la deuxième phase de la migration; celle plus typiquement familiale. Enfin, l'intimité et le quotidien des colons espagnols ont trouvé une place de choix dans les intérêts des historiens des Indes espagnoles. En intégrant de plus en plus naturellement les documents émanant du for privé dans leurs investigations, ceux-ci ont contribué à notre compréhension des réalités quotidiennes de la vie migrante.

Ce mémoire se trouve au croisement de ces deux mouvements historiographiques. En effet, dans cette étude, je m'intéresse à la seconde phase de migration coloniale espagnole qui prend place essentiellement dans un cadre familial entre 1560 et 1620, en basant mes recherches sur les 650 lettres privées publiées par Enrique Otte dans *Cartas Privadas de emigrantes a Indias, 1540-1616* et qui couvrent approximativement la même période – tout en les croisant à l'occasion avec les 38

¹⁹ Almorza Hidalgo, Amelia. « Sibling Relations in Spanish Emigration to Latin America, 1560–1620 », *Revue européenne d'histoire*, vol. 17, n°5, octobre 2010, p. 735-752.

lettres publiées par E.Otte et James Lockhart dans *Letters and People of the Spanish Indies* en 1976.

J'ai choisi d'étudier le mouvement migratoire en analysant la correspondance privée car elle me permettait de centrer ma recherche sur les auteurs de ces lettres en tant qu'individus à part entière. En partant de ces cas singuliers et souvent uniques, je ne tends pas à dresser une psychologie collective de la société coloniale espagnole, mais plutôt de centrer ma recherche sur une conscience individuelle qui mérite pour elle-même mon l'intérêt. Comme le dit si bien François-Joseph Ruggiu en introduction de l'ouvrage collectif *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques des récits du for privé en Europe du XVIe au XVIIIe siècle* dont il est l'un des directeurs:

La lettre est un écrit spécifique qui à travers l'individu, parfois à son insu, dit la société dans laquelle il vit [...] L'usage qui peut être fait de la lettre peut varier d'un individu à l'autre. Rien ne peut être généralisé. Il n'est donc pas question d'appliquer une grille standard; il faut constituer, de façon pragmatique, un questionnement qui colle au plus près du texte retenu, chaque fois original, puisqu'il émane de la singularité de l'individu et de sa vision de la société dans laquelle il vit : il est sa création au plein sens du terme²⁰.

Puisque ces lettres sont des créations individuelles ayant toujours leur caractère propre, elles rendent souvent possible une reconstitution du vécu des colons que d'autres approches historiographiques à plus grande échelle auraient occultée. Elles permettent surtout d'accéder à des réalités invisibles de ce vécu en se plaçant à l'échelle de la micro-histoire. L'objectif fondamental de ce mémoire est donc de mettre au jour les motifs et les agentivités²¹ de la migration familiale en

²⁰ Bardet, Jean-Pierre, et François-Joseph Ruggiu. *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques des récits du for privé en Europe du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p.11.

²¹ L'agentivité pourrait se définir comme suit : c'est le pouvoir d'agir de façon autonome, en fonction de ses intérêts propres et malgré les contraintes que font peser les normes de conduites attribuées à chaque sexe. Cf Dominique Deslandres, « Sexes et politique en France d'ancien régime », cours d'histoire, Université de Montréal, 2015.

analysant la correspondance privée émanant du Nouveau Monde et caractéristique de la seconde moitié du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle.

Si ces lettres proviennent de tout le territoire colonial (du nord du Mexique, au sud du Chili), j'ai accordé une attention toute particulière à celles provenant de la Nouvelle-Espagne, d'abord parce qu'elles sont plus nombreuses, mais aussi parce que cette région accueille de manière plus significative les familles métropolitaines, alors que d'autres régions, par exemple le Pérou, sont connues pour attirer majoritairement des hommes célibataires. Ce corpus de sources comporte toutefois une limite : il ne contient aucune réponse aux lettres étudiées. C'est donc dire que nous n'avons qu'un côté de la médaille, qui mérite tout de même notre attention, car elle met en lumière toute la complexité du mouvement migratoire colonial. Cette étude s'intéresse à la vie des migrants espagnols de première génération, et à la manière dont leur expérience coloniale est représentée dans la correspondance qu'ils envoient à leurs proches dans la métropole. Elle montre toute l'émotivité qui teinte la vie coloniale de milliers d'Espagnols.

J'ai également analysé de manière plus approfondie les lettres échangées entre des membres d'une même famille car non seulement elles constituent la forte majorité du corpus recueilli par Enrique Otte mais encore elles permettent de plonger dans l'intimité de la migration familiale. En effet, sur les 650 lettres publiées, 499 sont envoyées à des membres de la famille, alors que 151 ne permettent pas d'identifier un lien évident entre le destinataire et le destinataire. De ces 499 missives, 153 sont

envoyées aux frères et sœurs, 111 aux épouses ou fiancées, 67 aux parents, 56 aux enfants et 55 aux neveux et nièces²².²³

Au total, on dénombre un total de 529²⁴ épistoliers différents dont uniquement 51 sont de sexe féminin²⁵. De cette population émigrante fondamentalement masculine, la majorité était déjà engagée dans les liens du mariage. En effet, parmi les 476 épistoliers masculins, il est possible de déterminer l'état civil de 306 d'entre eux, dont près de 80% s'avèrent être mariés²⁶. Concernant les femmes, auteures des 51 lettres qui sont recueillies dans ce livre, 25 mentionnent être mariées, 12 se disent veuves, alors que 14 ne précisent pas leur état civil²⁷. On peut donc déterminer que les femmes et les hommes au Nouveau Monde dont les lettres sont recueillies par Enrique Otte étaient majoritairement mariés durant la période concernée, soit de 1540 à 1616, ce qui vient appuyer l'idée d'une forte migration familiale pendant la période.

Ainsi, afin de répondre à de nombreuses questions qu'a fait naître ma lecture des correspondances coloniales dans le premier chapitre, j'analyserai les 499 lettres familiales, et tout particulièrement les 111 lettres conjugales afin de mieux saisir les motifs et modalités de la migration familiale. Dans le second chapitre, j'étudierai de manière plus détaillée les *Cartas de llamas*, c'est-à-dire les lettres servant à inviter leur destinataire à s'installer au Nouveau Monde, afin de mieux

²² Voir annexes 1 et 2

²³ Dans la courte analyse qu'Enrique Otte propose en ouverture de son livre, il mentionne plutôt que « les destinataires des lettres sont les familles et l'entourage en Espagne, des colons émigrants des Indes. Y figurent, en premier lieu, naturellement, les épouses, avec 105 lettres; viennent ensuite les lettres destinées aux neveux», [Traduction] « Figuran en primer lugar, naturalmente las esposas, con 105 cartas; prevalecen en las demás las cartas a sobrinos » Dans Enrique Otte, *Cartas privadas*, p.11. Mais comme Otte ne précise pas sa méthode de calcul et de catégorisation nous avons décidé de nous fier à notre propre recensement.

²⁴ Le recueil comprend deux lettres dont le sexe des auteurs n'est pas identifiable.

²⁵ Voir annexe 3

²⁶ Voir annexe 4

²⁷ Voir annexe 5

comprendre les motivations cachées derrière leur envoi. Qu'est-ce qui pousse les migrants espagnols à inviter massivement au Nouveau Monde les membres de leur famille, et à quels besoins cette invitation répond-elle? Finalement, le dernier chapitre analysera les différentes réponses à ces invitations : notamment comment les épouses réagissent à ces invitations. Quelle agentivité le cadre patriarcal leur permet-il d'avoir? Résistent-elles en ne répondant pas ou en faisant trainer les choses ou obéissent-elles aveuglément? Et finalement, comment celles qui se rendent au Nouveau Monde voient-elles leur quotidien modifié par la conjoncture coloniale?

CHAPITRE 1

LOIN DES YEUX LOIN DU CŒUR? L'ÉCHANGE ÉPISTOLAIRE COMME SÉCURITÉ ÉMOTIVE CHEZ LES MIGRANTS ESPAGNOLS

Marquée par une alphabétisation grandissante, l'Espagne du siècle d'or voit apparaître une systématisation de la pratique de l'écriture, ainsi qu'une augmentation de ses usages privés¹. Dans cette foulée, l'échange épistolaire prend de plus en plus de place dans la société espagnole des XVI^e et XVII^e siècles, et on assiste à un accroissement considérable de la correspondance d'ordre familial et domestique. Ce développement de la pratique épistolaire est caractérisé par un élargissement social de ses auteurs. En effet, non seulement les bureaucrates, les nobles, la royauté et les écrivains de l'époque s'adonnaient à la pratique de l'écriture épistolaire, mais une tranche plus modeste de la population entretenait également des correspondances avec les membres de leur famille². Un grand nombre de manuels servant à normaliser l'art d'écrire des lettres font d'ailleurs leur apparition pendant cette période, comme c'est le cas du *Manual de escribientes* (Manuel de greffiers) d'Antonio de Torquemada, paru en 1522, et dont l'objectif est d'établir des normes fixes réglementant les pratiques écrites dans le domaine administratif³. Rapidement, ce manuel est

¹ Castillo Gomez, Antonio et Cécile d'Albis. « Entre public et privé. Stratégies de l'écrit dans l'Espagne du siècle d'Or », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°4-5, 2001, p.816.

² Castillo Gómez, Antonio. « Les écrits du for privé en Espagne de la fin du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Bilan et perspectives » dans *Les écrits du for privé en Europe du Moyen âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. d'Elizabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Bordeaux, Pessac : Presses de l'Université de Bordeaux, 2010, p.43.

³ Egido, Aurora. « Los manuales de escribientes desde el Siglo de Oro: Apuntes para la teoría de la escritura », *Bulletin Hispanique*. Vol. 97, n°1, 1995, p. 67-94.

grandement diffusé de sorte qu'il devient un ouvrage de référence pour la rédaction épistolaire, ce qui atteste bien de l'effervescence entourant ce type d'écriture pendant l'époque moderne espagnole.

La circulation de lettres est donc chose courante aux XVI^e et XVII^e siècles, et ce, autant pour la royauté, que pour les gens de basse condition sociale, sachant écrire. Le tout est d'ailleurs bien orchestré par plusieurs centres de courriers, et par le travail de nombreux messagers qui s'occupent de l'acheminement des correspondances partout dans la métropole. Or, si le phénomène épistolaire est une réalité quotidienne de la péninsule ibérique, plusieurs ouvrages récents de l'historiographie affirment qu'il s'est également étendu à la vie coloniale des XVI^e et XVII^e siècles. En effet, à l'instar de l'Europe, l'art épistolaire est une composante culturelle importante de la société coloniale ibérique. Il joue d'ailleurs un rôle prépondérant dans les débuts de l'aventure coloniale, que ce soit pour servir de point de référence dans une vie imprégnée de nouveauté, ou pour assurer le maintien des bonnes relations familiales et amicales, qui s'étendent désormais sur deux continents.

De cette volonté de correspondre avec la famille, émerge également une préoccupation : celle de favoriser la pérennité du mariage transatlantique. En effet, si le vieil adage « *Loin des yeux, loin du cœur* », affirme que l'amour ne peut résister à une longue séparation, maints colons espagnols ont plutôt fait le pari inverse, et, comme l'analyse de ces sources nous le souligne, l'échange épistolaire semble leur servir de bouée de secours pour assurer la préservation d'un lien conjugal fort. Les correspondances montrent conséquemment une attention particulière accordée à la pérennité du lien épistolaire avec l'épouse.

Le prix porté à la communication épistolaire familiale dans les débuts de la vie coloniale

Dès les premières années de la domination coloniale, les migrants espagnols d'Amérique s'empresment de communiquer à leur famille les résultats de leur dur labeur, ou les justifications de leur échec à exploiter les richesses bien notoires de ces contrées⁴. Dans la colonie, la correspondance était une pratique plus régulière qu'on ne pourrait le croire et plusieurs historiens soulignent la densité appréciable de l'échange épistolaire entre les deux parties de l'Empire espagnol durant l'ère moderne. Alors qu'il existe déjà dans le royaume de Castille, depuis le XVe siècle, un service de courrier, le *Cargo Mayor*, ce n'est qu'en 1514 que la Couronne s'intéresse véritablement aux correspondances émanant des Indes espagnoles. En effet, à cette date, est créé, sur le territoire européen, le *Cargo Mayor de Indias*, qui s'occupe de la gestion et de la réception des lettres officielles en provenance des Indes. S'il est un service qui assure la circulation des lettres destinées à l'administration, il inclut aussi, officieusement, les correspondances privées. Or, le système de courrier n'est pas sans faille, et maintes lettres n'arrivent pas à destination à cause des naufrages, d'accidents, des attaques corsaires, ou tout simplement parce que les administrateurs n'ont aucun scrupule à intercepter des lettres accompagnant des produits de valeurs.

Ce n'est qu'en 1580 que le *Cargo de Correo Mayor* s'établit, cette fois-ci, en Nouvelle-Espagne, et le service de courrier s'y organise dès 1582⁵. À partir de ce moment, l'envoi de lettres, qui se fait désormais par un bateau spécial nommé *Cargo de Aviso*, est beaucoup plus réglementé. La fiabilité et la sécurité du courrier en sont rapidement augmentées. Le temps requis pour correspondre entre le nouveau et l'ancien monde reste toutefois assez long, oscillant entre une ou

⁴ Gonzalo Aizpuru, Pilar. « La intimidad divulgada: La comunicación escrita en la vida privada en la Nueva España », *Centro de Estudios Históricos*, Juillet-décembre 2002, p.17.

⁵ *Ibid.* p.27.

deux années, dépendamment de la destination finale des lettres, des conditions météorologiques, de la situation financière en Espagne, et de la distance entre les centres de gestion du courrier qui se situent à Mexico d'un côté, et à Séville de l'autre⁶. Dans le meilleur des cas, le rythme de rotation des flottes en Amérique, lui, est d'environ une quinzaine de mois⁷.

Quoi qu'il en soit, dès leur arrivée au Nouveau Monde, les hommes et les femmes espagnols se hâtent d'écrire à leur famille afin d'établir un certain contact qui soit permanent avec l'Ancien Monde. L'établissement d'un lien épistolaire assez fort pour résister à la distance et au temps semble effectivement une préoccupation éminente des expatriés espagnols. Ce désir de contact épistolaire témoigne de leur volonté de ne pas couper le cordon ombilical avec la mère patrie, et de conserver un point d'ancrage direct avec le pays d'origine. Ainsi, plusieurs lettres sont envoyées dès les premiers mois de la vie coloniale, afin de raconter les détails du voyage à travers l'Atlantique. C'est le cas, par exemple, de Francisco de Vera qui, le 15 octobre 1580, envoie une lettre à sa femme, Leonor de Fisco, et ce, dès le premier départ d'une flotte vers le monde ibérique. Dans cette correspondance, il raconte le succès de son voyage, mentionnant que son navire est arrivé à bon port le 26 août 1580. C'est ainsi dire que moins de deux mois séparent son arrivée au Nouveau Monde et la rédaction de la lettre en question.

Notre Seigneur a permis d'apporter la flotte à ce port le 26 août, même si parmi les navires qui ont quitté, deux se sont perdus sur le chemin, soit celui de Borgonovo, qui est resté à Saint-Domingue, et fut oublié, car il fut bien endommagé et prit beaucoup d'eau, et un autre, celui de Machorro, se perdit dans l'île d'Arenas. [...] Gloire à Dieu, que dans aucune de ces parties, je n'ai couru de risque, et que tous les navires où je me suis embarqué se sont rendus au port sans dommage⁸.

⁶ Antonio Castillo Gomez et Cécile d'Albis, p.819.

⁷ Baudot, Georges. *La vie quotidienne dans l'Amérique Espagnole de Philippe II, XVIe siècle*, Paris, Hachette, p.33.

⁸ Francisco de Vera à sa femme Leonor de Fisco, México, 15 décembre 1580; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas de emigrantes a Indias 1540-1616*, México, Fondo de cultura económica, 1996 [1993], p.101-102. : « El señor fue

Pour les nouveaux colons espagnols, la correspondance familiale semble devenir une nécessité. En effet, comme ceux-ci sont confrontés à une vie entièrement nouvelle, c'est-à-dire, à de nouveaux continent, culture et climat, la correspondance avec les membres de la famille paraît créer un certain point de repère avec l'ancienne vie, venant ainsi pallier l'éloignement de leur réseau social, et à la solitude inhérente aux débuts de la vie coloniale.

Pour s'assurer de la transmission de leurs lettres, plusieurs colons espagnols utilisent de nombreuses stratégies augmentant les probabilités qu'elles se rendent à destination. D'abord, plusieurs la rédigent en double comme c'est entre autres le cas d'Alonso Ortiz qui écrit à sa femme Leonor González la même lettre deux fois le 15 novembre 1574⁹ et d'Antonio de Aguilar qui rédige sa lettre en double pour sa femme Juana Delgada, le 26 avril 1568¹⁰. Ensuite, certains rédigent plus d'une lettre contenant le même message, mais envoient les différentes copies à des destinataires variés. Enfin, nombreux d'entre eux font appel à des gens de confiance, amis, membres de la famille ou porteurs qui font le voyage vers l'Europe, afin de transporter de manière sécuritaire la lettre à destination. Toutes ces tactiques employées mettent en lumière la grande importance accordée à la correspondance chez les colons espagnols qui tentent de mettre toutes les chances de leur côté pour que leur courrier parvienne bel et bien à destination. Souvent, la nécessité de la correspondance prend même des proportions démesurées frôlant parfois l'obsession.

servido de traer la flota a este puerto a 26 de agosto, aunque de las naos que de allá salimos se quedaron dos en el camino, que fue una la de Borgonovo, que se quedó en Santo Domingo e hizo dejación por haber llegado muy maltratada y haciendo mucha agua, y la otra se perdió en isla de Arenas, que es la de Machorro, y gloria a Dios que en ninguna de éstas no he corrido riesgo ninguno, que todas las naos donde yo cargué llegaron en salvamento al puerto ».

⁹ Alonso Ortiz à sa femme Leonor González, México, 15 octobre 1574; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.82-84.

¹⁰ Antonio de Aguilar à sa femme Juana Delgada, Veracruz, 26 avril 1568; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.175-177.

Pour certains, la correspondance devient tellement vitale qu'ils considèrent qu'« en cette vie [ils ne connaissent] pas plus grands bien et gloire que d'obtenir des nouvelles¹¹ » de la part de leur proche. En novembre 1580, Catalina Rodríguez juge même la correspondance suffisamment indispensable pour menacer ses fils de couper les liens à tout jamais s'ils ne répondent pas à ses nombreuses lettres:

De plus, fils, si vous ne voulez pas faire, ni me donner ce contentement, ce sera vous qui y perdrez le plus, car puisque je vous ai avisé tant de fois, et que vous n'avez pas voulu le faire, cela me décharge aux yeux de Dieu, et de ma conscience, et je vous promets, fils, que si d'ici à une année et demie ou deux années, je ne vois pas une lettre de votre part, ou qu'un de mes fils ne vienne ici, je vous écrirai plus jusqu'à ce que quelqu'un d'autre vous avise de ma mort¹².

La correspondance familiale s'inscrit au centre des préoccupations qui semblent se dégager du corpus de lettre ici étudié. D'ailleurs, l'un des topoï les plus importants de la rédaction épistolaire coloniale consiste à entamer l'écriture en exprimant soit sa satisfaction de la réception d'une lettre, ou son amertume de n'avoir rien reçu. C'est le cas de Blas Ruiz de la Vega qui écrit à son oncle en 1576 pour signifier l'absence de réponse à ses nombreuses lettres:

J'ai écrit plusieurs lettres à vous ainsi qu'à mon frère Andrés Ruiz et à Hernando de Perales, mon autre frère, et dans toute ma malchance, je n'ai reçu de réponse aucune. Je ne sais si c'est à cause des longues distances et des manques de messagers qu'il doit y avoir en ces contrées ou s'ils écrivent, les lettres ne sont pas assez bien acheminées pour venir jusqu'à moi, je recevrais pourtant un grand contentement de voir une lettre de la

¹¹ Gaspar Viera à sa femme Cecilia Rodríguez Verdugo, Real de Chiapa, 2 janvier 1595; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.230.: « En esta vida no tengo más bien ni más gloria que saber nuevas de vos ».

¹²Catalina Rodríguez à ses enfants Pedro Rodríguez et Ana Rodríguez et à son gendre Antonio Rodríguez, Sombrerete, Llerena, 6 novembre 1580; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.216-217.: « Más si, hijo, no lo quisiéredes hacer, ni darne este contento, quien más pierde seréis vosotros, que con haberos avisado tantas veces, y no lo haber querido hacer, con esto me descargo para con Dios y con mi conciencia, que yo os prometo, hijos, que, si de aquí a año y medio o dos años no veo cartas vuestras, o que venga mi hijo acá, de no os escribir hasta que otro os escriba de mi muerte ».

main de vous ou de mes frères, comme je vous l'ai toujours signifié à vous et aux autres dans mes écrits¹³.

De ces lettres qui servent à donner des nouvelles, une préoccupation émane: celle d'établir une correspondance régulière et permanente. À ce propos, puisque les lettres recueillies dans le livre d'Otte ne sont qu'un fragment de la totalité des lettres envoyées durant la période concernée, il est difficile, voire impossible, de déterminer un intervalle moyen entre l'envoi de deux lettres destinées à la même personne, ce qui nous permettrait de juger de la fréquence à laquelle elles sont envoyées. Toutefois, il est possible de constater que plusieurs lettres ayant les mêmes destinataires et destinataires sont envoyées à des intervalles très courts, impliquant même qu'elles soient expédiées dans la même flotte. Ainsi, Gonzalo Guillén qui écrit à sa mère le 19 juillet 1559, récidive onze jours plus tard¹⁴ afin de lui faire part des dernières évolutions de sa vie. C'est également le cas de Jérónimo Núñez de Andrade qui écrit à sa sœur, Francisca Núñez le 8 mars 1577 et le 27 mars de la même année, soit à exactement 17 jours de décalage. Alonso Ortiz, quant à lui, écrit à sa femme Leonor González le 8 février 1574, et répète l'exercice exactement un mois plus tard¹⁵, comme c'est aussi le cas de Pedro de la Huerta qui envoie une missive à son neveu le 20 avril ainsi qu'en mai 1592¹⁶.

¹³ Blas Ruiz de la Vega à son oncle, Honduras, 25 décembre 1576; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.235-236. : « Muchas cartas tengo escritas a v.m. y a mi hermano Andrés Ruiz y a Hernando de Perales, mi hermano, y de toda ha sido mi ventura que de ninguna tengo recibido respuesta. No sé si lo hace los largos aminos y falta de mensajeros que debe de hacer de esa tierra, y si escriben, no vienen bien encaminadas para que vengan a mi poder, de lo cual recibiría gran contento en ver alguna letra de esa tierra de mano de v.m. o de mis hermanos, como siempre he significado a v.m. y a los demás en mis cartas ».

¹⁴ Gonzalo Guillén à sa mère Leonor Guillén, Los Reyes, 19 juillet 1559; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.376-377.

¹⁵ Alonso Ortiz à sa femme Leonor González, México, 8 mars 1574; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.81-82.

¹⁶ Pedro de la Huerta à son neveu Rodrigo de Borje, Panamá, 20 avril 1592 et mai 1592; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.263-264.

Le prix attaché à établir une correspondance régulière est mis en évidence dans plusieurs lettres où les auteurs affirment leur intention d'écrire à chacun des départs d'un *Cargo de Aviso*, comme c'est le cas de Pedro Gómez de Montejó qui se vante de « [n'avoir] jamais cessé d'informer [Pedro Ortiz], de [leur] santé dans les navires qui ont quitté ces contrées¹⁷ ». Si la correspondance est, dans bien des cas, une pratique régulière au Nouveau Monde, on s'attend à l'équivalent en Espagne. Le colon Gil de Villegas supplie ainsi Francisco Hurtado, son ami resté en Espagne, « que dans tous les navires de courriers [il l'avise] de [sa] santé, et de celle de sa sœur et des autres¹⁸ ». Ces exemples soulignent bien la volonté des colons espagnols de rendre régulière et bien vivante la correspondance entre les deux parties du globe, et spécifiquement celle échangée avec les membres de leur famille.

Or, si la régularité de lien épistolaire paraît nécessaire, les colons espagnols insistent également sur sa durabilité dans le temps, c'est-à-dire, sur son prolongement à travers les années, voire les décennies. En juin 1584, Pedro Díaz, dans une lettre à sa sœur, promet de ne jamais perdre l'envie de lui écrire, et ce, jusqu'à sa mort:

Je donne ma parole certaine qu'aucune fois où j'en avais l'occasion, je n'ai négligé d'écrire, mais comme les lettres viennent du royaume et voyagent beaucoup, il n'y a aucun doute que quelques-unes doivent se perdre, mais je le jure devant Dieu, je n'ai jamais perdu et ne perdrai jamais la volonté d'aujourd'hui jusqu'à ma mort, de vous aimer comme moi-même¹⁹.

¹⁷ Pedro Gómez de Montejó à don Luis Felipe de Castilla, México, 1er octobre 1593; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.128. : « Jamás he dejado de avisar a v.m., en los navíos que de esta tierra han salido, de nuestra salud ».

¹⁸ Gil de Villegas à Francisco Hurtado, México, 3 mai 1587; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.116. : « Supplico a v.m sea servido que en todos los navíos de aviso se me aviso de la salud de v.m. y de mi hermana y los demás ».

¹⁹ Pedro Díaz à son frère Elvira Díaz, Cartagena, 13 juin 1584; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.300-301.: « Yo doy mi palabra cierto que ninguna vez que ha habido ocasión he dejado de escribir, pero como vienen desde el reino y corren tanto, sin duda ninguna se deben de perder, pero yo prometo a Dios que la voluntad jamás se me ha perdido, ni perderá de aquí a que me muera de querer a v.m. como a mi vida ».

Ce désir de poursuivre la correspondance sur une longue période se concrétise en une série d'échanges épistolaires qui s'étendent souvent à travers les années. Ainsi, Inés de Solís continue d'écrire à sa sœur après plus de 20 ans sur ces terres²⁰, en espérant toujours une réponse de sa part, tout comme c'est le cas de Diego Martín de Trujillo qui reproche à Alonso de Aguilar de ne lui avoir jamais écrit depuis qu'il est venu en ces contrées, il y a près de onze ans²¹. D'autres sont tenaces et tentent de renouer une correspondance bien que plusieurs années se soient écoulées depuis leur première lettre. Par exemple, Antonio Mateos, écrit à sa femme en décembre 1558 ainsi qu'en mars 1566, ce qui représente une période de plus de sept ans. D'autres exemples relèvent des écarts de quatre ans²² et de près de sept ans²³ entre l'envoi de deux lettres destinées à la même personne. Ces exemples montrent la valeur qu'accordent les colons au lien épistolaire, car il agit comme canal de maintien des relations familiales dans la société coloniale ibérique. Comme l'ont bien démontré Rubio Rocio Sanchez et Isabel Teston Nunez, le lien épistolaire constitue dans les faits, « le fil qui unit²⁴ » les deux mondes ibériques modernes.

²⁰ Inés de Solís à sa sœur Angela de Solís, México, 25 octobre 1574; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.89-90.

²¹ Diego Martín de Trujillo à Alonso de Aguilar, México, 1er avril 1562; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.41-42.: « Muy Maravillado estoy a cabo de once años que a que vine a estas partes no haberme escrito una tan sóla letra ».

²² Enrique Otte. *Cartas privadas* p.203, 325-329.

²³ *Ibid.*, p.396-397.

²⁴ Rocio Sanchez, Rubio et Isabel Teston Nunez. *El hilo que une. Las Relaciones epistolares en el Viejo y el Nuevo Mundo* (Siglos XVI-XVII), Cáceres-Mérida, Université d'Extrémadure, Editora Regional, 1999, 696p.

Affection et émotivité : le cas particulier de la correspondance conjugale

À la lumière de l'échange épistolaire entre l'ancien et le nouveau monde, il est possible de discerner une tendance évidente des auteurs à employer, de manière volontaire ou non, la correspondance comme un outil favorisant la pérennisation de l'union matrimoniale. L'envoi de lettres permet aux époux de se prouver l'un à l'autre leur engagement réciproque dans le bon fonctionnement du mariage.

Dans la correspondance, sans cesse se répètent les injonctions à placer le mariage au-dessus de toutes autres sources de bonheur potentiel, telles que les possessions matérielles, le pouvoir, l'argent, les titres, etc. C'est le cas de Miguel Hidalgo qui, en juin 1587, discute de sa femme avec son beau-père, en disant qu'il obtient « plus de contentement à l'avoir comme épouse que s'ils [le] faisaient seigneur de toute cette contrée²⁵ ». Pour rassurer l'épouse sur l'affection que lui porte son mari, maintes lettres incluent également des formes variées de déclarations lyriques. Sebastián Pliego va même jusqu'à rédiger un poème à son épouse Mari Díaz en mars 1581 pour lui rappeler qu'elle est l'amour de sa vie, et qu'elle occupe constamment ses pensées²⁶. Baltasar de Valladolid, lui, mentionne à sa femme qu'il est si triste d'être loin d'elle, qu'il « pleurerai[t] avec quatre yeux s'[il] en avai[t] autant²⁷ ».

²⁵ Miguel Hidalgo à son beau-père le docteur Juan Martínez, Cartagena, 4 juin 1587; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.301-302.: « Hállome más contento por tenerla por mujer que si me hicieran señor de toda esta tierra ».

²⁶ Sebastián Pliego à sa femme Mari Díaz, Puebla, mars 1581; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p.162-163. Voir annexe 6.

²⁷Baltasar de Valladolid à sa femme Clara de los Angeles, Santa Fe, 1er mai 1591; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p. 283-285.: « Yo con más razón me podría quejar y llorar con cuatros ojos, si tantos tuviera ».

L'échange épistolaire est aussi utile pour rappeler à la bien-aimée que malgré le temps et la distance qui les séparent, elle ne sera jamais oubliée. Gregorio Cobos s'excuse à sa femme en 1615, de ne pouvoir lui donner autant d'argent qu'il le voudrait, mais l'assure qu'il serait toujours là pour remplir ses obligations d'époux: « Et là vous serez satisfaite des soins que je vous porte, sans que, puisque nous sommes éloignés [l'un de l'autre], j'en oublie mes obligations, car je ne suis pas l'un de ces hommes qui oublient leurs femmes, et j'aurai toujours ce même soin de partager avec vous ce que j'acquiers ici par mon travail²⁸ ». Fréquemment, les auteurs rappellent à leur épouse la raison de tous ces sacrifices: mener, ensemble ou non, une bonne et honnête vie dans le futur. On promet ainsi de toujours envoyer de l'argent pour aider sa famille qui vit dans la misère en Espagne, et on insiste sur le fait que tout ce travail servira également à la femme et aux enfants de la famille.

Ainsi, ce qui ressort de la correspondance provenant du Nouveau Monde, c'est que les maris travaillent au service de leur épouse et des enfants. Pedro de Aguilera s'inscrit dans cette lignée lorsqu'il clôt sa lettre destinée à sa femme Leonor de Paladines, en signant avec la formule suivante: « Votre esclave jusqu'à la mort²⁹ ». C'est également le cas de Juan de Sande en avril 1568, alors qu'il conclut sa lettre par « Votre véritable esclave³⁰ ». Hernando de Cantillana, lui, affirme à sa femme Magdalena de Cárdenas qu'elle est l'unique raison de tous leurs sacrifices: « Tout est à vous, ceci et tout ce que je possède, et ce que j'ai gagné et gagnerai toute ma vie, car je suis votre

²⁸ Gregorio Cobos à sa femme Ana Pacheca, San Juan de Ulúa, 24 octobre 1615; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas* p. 180. : « Y ya estaréis satisfecha de mi cuidado que de vos tengo, sin que, por estar lejos, me olvide de mis obligaciones, pues no soy de los hombres que se olvidan de sus mujeres, y siempre tendré este mismo cuidado de compartir con vos de lo que con mi trabajo adquiriere ».

²⁹ Pedro de Aguilera à sa femme Leonor de Paladines, México, 20 octobre 1575; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p. 92-93. : « Vuestro esclavo hasta la muerte »

³⁰ Juan López de Sande à sa femme Leonor de Haro, México, avril 1568; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas.*, p. 51-53. : « Verdadero esclavo de v.m. ».

esclave³¹ ». Il y a, chez la majeure partie de nos colons épistoliers, un désir véritable de prouver son engagement envers son épouse, et d'assumer ses responsabilités matrimoniales.

Toutefois, si l'échange épistolaire devient un moyen de réaffirmer son affection et son dévouement à son épouse, le mari attend aussi d'elle la même assiduité à écrire. C'est donc dire que la rédaction et l'envoi de lettres deviennent l'obligation de chacun des partis du mariage, et non uniquement du mari qui a quitté la péninsule ibérique. Plusieurs époux s'indignent donc du peu d'effort de leur douce moitié à assurer sa part dans la correspondance conjugale. C'est le cas Alonso de Salcedo en 1610, lorsqu'il dit à sa femme: « En cette année de 1609, je n'ai pas reçu plus d'une lettre de votre part, et très courte, et cela m'a causé une immense peine. Pour l'amour de Dieu, à toutes les occasions que vous avez, n'arrêtez jamais de m'écrire, car vous savez que je n'ai pas d'autre source de satisfaction³² ». Hernán García a le même genre de discours pour son épouse Catalina Núñez en 1586, lorsqu'il décrit la douleur de n'avoir de réponse à ses nombreuses lettres:

Dans la flotte qui, à ce jour, se trouve dans le port, je n'ai vu de lettre aucune, ce qui me peine beaucoup. Le motif doit être d'ajouter de la douleur à celle que j'ai déjà. Il me semble que, peu à peu, vous m'oubliez, alors que moi je ne vous oublie pas, ni mes fils, et je promets à Dieu qu'il y a peu de jours où je ne pense pas à vous, ainsi qu'à mes fils, et à mon père, et dans toutes mes prières je supplie à Dieu qu'il vous guide adéquatement en ces contrées afin que vous profitiez de repos et de satisfaction³³.

³¹ Hernando de Cantillana à sa femme doña Magdalena de Cárdenas, Panamá, 7 mai 1575; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p. 249-250. : « Todo es vuestro, eso y lo que yo tengo, y lo que gane y ganare toda mi vida, pues soy vuestro esclavo ».

³² Francisca Hernández des Pedroso à sa nièce María de Barrera, Panamá, 20 mars 1572; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p. 246. : « En esta ocasión de esta año de seiscientos y nueve no he tenido más de una carta tuya, y harto cortada, y me ha causado grandísima pena. Por amor de Dios, que en todas las ocasiones que hubiere no dejéis de escribirme, pues sabes que no tengo otro contento ».

³³ Antón del Río à son beau-frère Andrés Alvarez, Puebla, 20 décembre 1588; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p. 165-166. : « De esta flota que ahora está en el puerto no he visto carta ninguna, lo cual estoy con mucha pena. La ocasión debe de ser por darme más dolor del que tengo. Parece que poco a poco me va olvidando, pues yo a v.m. no, ni a mis hijos, que prometo a Dios que pocos son las días que no me acuerdo de v.m. y de mis hijos y

Le désir qu'ont les colons du Nouveau Monde d'affirmer leur amour par la correspondance peut nous sembler étonnant à l'ère où la majorité des mariages sont arrangés ou même forcés. Or, étant donné le contexte catholique où le mariage est caractérisé par son indissolubilité, on peut s'imaginer que cette « rage » d'écrire qu'ont les colons espagnols est là pour démontrer à leurs épouses qu'ils sont toujours vivants, et que celles-ci ne peuvent se remarier ni utiliser les biens du couple à son seul profit. Quoi qu'il en soit, l'analyse de la correspondance met de façon très certaine en lumière l'attachement de l'époux à sa femme.

L'historienne Rebecca Earle a déjà défendu l'idée qu'une affectivité et une tendresse existaient dans la correspondance coloniale de 1558 à 1823³⁴. Pour ce faire, l'auteure a analysé les marques d'affection qui se trouvaient dans les introductions et les clôtures des lettres afin de montrer l'émotivité qui caractérisait celles-ci. Dans son article *Letters and Love in Colonial Spanish America*, elle souligne que ces introductions et conclusions de lettres ne respectent pas les recommandations faites par les manuels épistolaires du XVIIe siècle. Celui de Gaspar de Tejada par exemple, recommandait d'utiliser « señora » pour s'adresser à une femme, et aucune forme d'intitulé dans les lettres d'amour³⁵. Tout comme le corpus de lettres étudiées par Earle, les missives recueillies dans le recueil d'Enrique Otte présentent des formes de salutations marquées par une affection explicite.

de mi señor padre, y en todas mis oraciones rogando a mi Dios los traiga con bien a estas partes, para que tengan descanso y contento ».

³⁴ Earle, Rebecca. « Letters and Love in Colonial Spanish America », *The Americas*, Vol. 62, n°1, Juillet 2005, p. 17-46.

³⁵ *Ibid.*

En effet, l'analyse des 111 lettres destinées à des épouses ou fiancées permet de voir une tendance à l'affectivité chez les épistoliers, car parmi celles-ci, uniquement 31 respectaient les normes prescrites par les manuels épistolaires, en débutant par « señora » ou en n'ayant aucune forme d'introduction. C'est ainsi dire qu'environ 89% des lettres possèdent une forme d'introduction qui sort du cadre normatif prescrit par les manuels épistolaires³⁶. Parmi celles-ci, plusieurs termes affectueux tels que « Querida » (Aimée), « Deseada » (Désirée), « De mis ojos » (De mes yeux), « Mía » (Mienne), « De mi alma » (De mon âme), « De mi corazón » (De mon cœur)³⁷ reviennent fréquemment. Ces termes ont tous un caractère possessif, c'est-à-dire qu'ils impliquent une certaine relation de dépendance de la femme à son époux. Les conclusions de lettres sont aussi empreintes d'émotions³⁸, avec des formulations telles que « Vuestro leal marido, que más que así la quiere » (Votre fidèle époux qui vous aime plus que lui-même), « Vuestro marido que en el alma os ama » (Votre mari que vous aime en son âme), « Vuestro marido que como a la vida os quiere hasta la muerte » (Votre mari qui comme la vie vous aime jusqu'à la mort), « Vuestro esposo, que mucho os desea » (Votre époux qui vous désire beaucoup) et « Vuestro marido y mejor amigo » (Votre mari et meilleur ami).

Par ailleurs, nombre d'épistoliers s'épanchent longuement sur la tristesse qu'ils éprouvent en l'absence de leurs proches. Par exemple, Pedro de Aguila explique à sa femme en 1575 que « quand [il a] vu entrer une flotte si populeuse, et [qu'il ne l'a] pas vue, la peine [qu'il] reçut fut si grande que ce fût comme si ils [l'] enterraient dans le port et [qu'il] ne reviendrait pas à la maison³⁹ ». Et

³⁶ Voir annexe 7.

³⁷ Voir annexe 8.

³⁸ Voir annexe 9.

³⁹ Pedro de Aguilera à sa femme Leonor de Paladines, México, 20 octobre 1575; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.92-93. : « Cuando vi entrar una flota tan populosa y no os vi, fue tan la pena que recibí que entendía que me sepultaran en el puerto y no volviera a mi casa ».

alors que Sebastián Pliego, prétend à sa femme Marí Díaz que « sans [elle], [il] ne peu[t] vivre⁴⁰ »,

Michel Hidalgo écrit pour sa part à sa fiancée Doña María de la Cruz en juin 1587 :

Puisque j'ai écrit largement à votre père, je serai bref cette fois-ci, même si vos lettres, je ne voudrais jamais qu'elles ne cessent, puisqu'elles me donnent tant de réconfort lorsque je peux les chérir. La révélation [de votre] coeur, qu'avec ces lettres vous m'envoyez, transperce mille fois le mien. Je vous aime plus que ma vie, et aucune chose au monde ne peut contribuer à diminuer ce désir, et cet amour est rendu possible par Dieu, et ainsi, j'espère en Sa Majesté Divine, vous voir rapidement avec moi, pour vivre en votre compagnie et en son service [...] il est donc entre vos mains de me débarrasser de tant de douleur, comme j'en ressens en votre absence⁴¹.

Pedro de Salcedo dit même à son frère en mars 1580: « Envoyez-moi ma femme, afin qu'elle vienne ici, car sans elle je suis l'homme le plus triste du monde, même si les membres de sa famille me font beaucoup de cadeaux, tout cela ne me paraît rien lorsque je n'ai pas ma femme avec moi. Ma tristesse est si grande et je me trouve si seul, comme si j'étais captif dans une terre de Maures⁴² ». Alors que Juan Díaz Pacheco écrit à sa femme Ana García Roldán en avril 1586 pour la convaincre de venir le rejoindre afin de passer le reste de sa vie en sa compagnie : « Je vous demande et vous supplie que vous n'abandonniez pas l'idée de venir, car voyez-vous, si vous ne

⁴⁰ Sebastián Pliego à sa femme Mari Díaz, Pueblo, mars 1581; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.162-163. : « Mira que sin vos no puedo vivir ».

⁴¹ Miguel Hidalgo à sa fiancée doña María de la Cruz, Cartagena, 4 juin 1587; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.303. : « Por escribir largo a vuestro padre seré aquí breve, aunque vuestras cartas nunca querría se acabasen, que me dan tanto consuelo cuanto puedo encareceros. La muestra del corazón, que por ella me enviáis, me traspassa mil veces el mío. Yo os quiero más que a mi vida, y ninguna cosa del mundo puede ser parte ninguna para disminuir este querer, y este amor es puesto por Dios, y así espero en su Divinidad Majestad veros presto conmigo, para vivir en vuestro compañía y en su servicio [...], está en vuestra mano quitarme de tanta pena como siento con vuestra ausencia ».

⁴² Pedro de Salcedo à son frère Juan Martínez, Santiago, 22 mars 1580; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.222-223. : « Ahora envío por mi mujer, para que venga acá, porque sin ella estoy el más triste hombre del mundo, aunque sus parientes me hacen mucho regalo, todo me parece nada en no tener mi mujer conmigo. Es tanto la tristeza que tengo que me hallo tan solo como si estuviese cautivo en tierra de moros ».

venez pas, j'en serai totalement dévasté⁴³ ». Si ce ne sont pas la totalité des lettres conjugales qui présentent de telles marques de désarroi, il s'agit tout de même d'un phénomène suffisamment fréquent pour qu'il mérite toute notre attention.

Bref, la lecture des correspondances permet rapidement de déceler l'expression d'émotions peu commune pour l'époque, en particulier une certaine forme de tendresse du mari à l'égard de son épouse ou la description d'états d'âmes imputables à l'absence des proches. Mais peut-on penser que s'exprimer de la sorte fait partie d'un stratagème élaboré par les colons espagnols pour convaincre leurs proches de venir les rejoindre au nouveau monde?

Conclusion

Il s'impose rapidement à l'esprit que la correspondance ici étudiée constitue un outil par lequel est facilité le maintien des relations familiales et conjugales, et ce, malgré la distance qui sépare les épistoliers. L'échange épistolaire entre Alonso Ortiz et sa femme Leonor González en constitue un cas type, car dans ce recueil, on peut relever pas moins de cinq lettres de celui-ci destinées à sa femme, et qui s'échelonnent sur une période d'un peu moins de dix mois⁴⁴. Cet exemple permet de saisir la densité de l'échange épistolaire entre les époux au Nouveau Monde dont il convient de souligner le caractère réciproque, car malgré le fait que ce recueil ne présente que les lettres

⁴³Juan Díaz Pacheco à sa femme Ana García Roldán, México, 30 avril 1586; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.112. : « Os ruego y encargo que no dejéis de venir, mira que será mi total destrucción si no venís ».

⁴⁴ Alonso Ortiz à sa femme Leonor González, México, 8 mars 1574, 8 février 1574, 8 mars 1574, 14 octobre 1574 et 15 octobre 1574; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.79-84.

émanant du monde colonial, les auteurs affirment de manière implicite qu'une correspondance existe bel et bien, avec des phrases telles que « La dernière de vous que j'ai reçu le 14 février⁴⁵ », « J'ai reçu votre lettre⁴⁶ », « J'ai reçu votre lettre avec celle de ma mère⁴⁷ », etc.

L'étude de la correspondance nous permet donc de constater qu'il existe une urgence voire une rage d'écrire afin de conserver des liens tangibles avec la famille restée en métropole. Ce prix porté au maintien des relations familiales mène les épistoliers à se laisser aller à une certaine émotivité quelque peu étonnante pour l'époque. Cette expression de l'affection s'articule notamment à travers les introductions et les conclusions des lettres, où des termes tendres sont employés, mais aussi dans le message lui-même que portent les missives, en intégrant des formes de déclarations d'amour variées. Pourquoi donc cet impératif des liens familiaux? À quels besoins cela vient-il répondre? Quelles sont les motivations qui mènent les migrants espagnols à chérir de cette façon le lien épistolaire familial? Est-ce seulement pour les épistoliers un moyen de combler le vide créé par la séparation de son noyau familial ou existe-t-il d'autres facteurs qui peuvent expliquer cette importance de la réunion familiale en contrées coloniales?

⁴⁵ Juan López de Sande à sa femme Leonor de Haro, México, avril 1568; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.51. : « La última de v.m. de 14 de febrero recibí ».

⁴⁶ Juan Hernández Cabeza de Vaca à sa mère, México, 30 avril 1602; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.137. : « La de v.m. recibí ».

⁴⁷ Francisco Regodón à Vasco Calderón, Guadacheri, 20 décembre 1577; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.549. : « Recibí la de v.m. juntamente con la de mi madre ».

CHAPITRE 2

VANTER LE NOUVEAU MONDE À LA FAMILLE : LES CARTAS DE LLAMADAS

Le précédent chapitre a souligné combien la correspondance entre les deux mondes ibériques de 1540 à 1616 a cherché à pérenniser les liens familiaux des expatriés espagnols. L'analyse des 650 lettres recueillies par Enrique Otte a effectivement révélé le désir marqué des colons espagnols de conserver une relation épistolaire qui soit à la fois durable et régulière afin de préserver le contact avec leur famille malgré la distance. L'examen de la correspondance conjugale, quant à elle, a permis de constater l'expression d'une affection explicite du mari pour son épouse. Cette affection est exprimée autant dans les introductions et clôtures de missives, que dans le texte lui-même où il existe de nombreuses formes de déclarations d'amour.

C'est d'ailleurs ce poids attribué au maintien des relations familiales qui mène les migrants espagnols à inviter, par le biais de la correspondance, leur famille à les retrouver dans les contrées coloniales. Ce type de lettres, les *Cartas de llamadas*, est parmi les plus importants de la correspondance coloniale, ce qui explique l'attention considérable que lui a accordé l'historiographie dans les dernières décennies. Le cas des *Cartas de llamadas* nous renseigne sur les causes rendant important le maintien des liens familiaux chez les migrants espagnols. En effet, en étudiant la manière dont les épistoliers expliquent leur besoin d'avoir leur famille auprès d'eux, il est possible de mettre en relief leurs motivations réelles qui, à la lumière des missives, semblent se partager selon deux catégories: les besoins individuels et les besoins politiques. L'analyse de l'échange épistolaire colonial nous permet de mieux comprendre le

contexte menant à la rédaction de *Cartas de llamadas*. Par quels moyens les épistoliers espagnols s'y prennent-ils pour vendre l'idée du Nouveau Monde à leur famille? À quoi attribuent-ils ce besoin d'être en compagnie de leur parenté et comment justifient-ils qu'il soit nécessaire pour leur famille de se déplacer auprès d'eux? Ce sont là des questions auxquelles ce chapitre tentera de répondre.

Le nouvel eldorado : la représentation épistolaire des Indes espagnoles

Si l'historiographie a déjà affirmé à plusieurs reprises l'importance numérique des *Cartas de llamadas*, c'est le contenu de celles-ci qui présente le plus grand intérêt pour ce mémoire. Il est pertinent de questionner les stratégies mises en place par les colons espagnols pour convaincre leur famille de se déplacer au Nouveau Monde. Comment ceux-ci promeuvent-ils la vie en colonie? L'analyse des lettres d'invitation à la famille révèle la mise en place d'un discours visant à accentuer les avantages considérés nombreux du Nouveau Monde. La colonie est effectivement dépeinte sous les traits d'un véritable eldorado qui n'a rien à envier à la métropole.

En analysant le contenu des lettres, on constate effectivement qu'une vision quelque peu idéalisée du monde colonial y est représentée. Tout d'abord, les épistoliers tentent souvent de mettre en contraste les ancien et nouveau mondes. En dépeignant le portrait d'une Espagne appauvrie et chaotique, où la vie est difficile, les colons décrivent la colonie, au contraire, comme une terre riche et florissante, facile d'accès et où il fait bon de vivre. Comme le dit Miguel Hidalgo à son beau-père: « La terre [coloniale] est la meilleure du monde, de danger il

n'y en a aucun, [cela prend] trente jours venir ici, il s'agit d'un grand divertissement par la mer »¹. Or, nous savons très bien que la vie coloniale n'est pas sans danger, et que c'est encore moins le cas du trajet maritime les menant au Nouveau Monde. Juan Cabeza de Vaca, quant à lui, écrit à Elvira de Cantalejos que « cette terre ne sait pas ce qu'est la faim, car on y récolte du blé et du maïs deux fois par année, et il y a tous les fruits de Castille, et beaucoup plus venant de la terre, où il ne manque rien de l'Espagne, et ainsi, les gens pauvres vivent mieux sur cette terre qu'il n'est pas l'Espagne, puisqu'ils délèguent toujours et ne travaillent pas personnellement, et se promènent toujours à cheval »². Cette vision quelque peu idyllique du Nouveau Monde est présente dans de multiples correspondances où les auteurs s'évertuent à faire l'éloge des opportunités d'enrichissement permises par les conditions climatiques et la fertilité des terres nouvelles.

En effet, maintes missives coloniales mettent l'accent sur la facilité et la rapidité avec lesquelles les hommes peuvent acquérir une fortune sans nécessairement y mettre les efforts auxquels la métropole les avait habitués. Par exemple, Alonso de Valdemoro écrit à son frère Pedro de Valdemoro qu'il sait: « qu'être en cette terre [l'Espagne] et de ne jamais posséder un réal est épuisant, [mais] ici, avec la grâce de Dieu, à l'intérieur de six ans [il] pourr[ait] être plus riche

¹ Miguel Hidalgo à son beau-père le docteur Juan Martínez, Cartagena, 4 juin 1587; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas de emigrantes a Indias 1540-1616*, México, Fondo de cultura económica, 1996 [1993], p.302. : La tierra es la mejor del mundo, peligro no hay ninguno, en treinta días se viene aquí, es grande recreación venir por la mar ».

² Juan Cabeza de Vaca à Elvira de Cantalejos, México, 24 avril 1594; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.130: « Porque en esta tierra no se sabe qué cosa es hambre, porque se coge trigo y maíz dos veces al año, y hay todas las frutas de Castilla, y mucha más de la tierra, donde no se echa de menos a España, y así la gente pobre lo pasa mejor en esta tierra que no en España, porque mandan siempre y no trabajan personalmente, y siempre andan a caballo ».

que le plus nanti du village, et sans qu'[il] en fass[e] beaucoup »³. Gonzalo García de la Hera abonde dans ce sens en expliquant que « dans cette terre, une journée de travail vaut plus que cent en Espagne »⁴, alors que Jérónimo de la Paz précise quant à lui qu'une année de travail au Nouveau Monde équivaut à quatre dans la métropole tant la terre porte fruits⁵. Selon les auteurs de lettres, la colonie promet donc une vie plus reposante, mais toujours fructueuse à ceux qui veulent bien s'y installer. En effet, tout en s'enrichissant plus rapidement que dans la mère patrie, les colons espagnols jouissent d'un repos qu'ils n'auraient pu espérer dans leur ancienne vie.

Parmi les avantages du Nouveau Monde, le climat agréable et tempéré, le coût abordable et la variété de la nourriture, la possibilité d'acquérir une respectabilité et une honorabilité au sein de la collectivité, ainsi que la gentillesse des populations coloniales sont également souvent mentionnés dans les missives, et contribuent à tracer un portrait globalement flatteur de la colonie.

Les mariages avantageux du Nouveau Monde

En plus de faire l'éloge de la contrée coloniale en elle-même, maints épistoliers affirment que les mariages qui sont contractés en son territoire sont plus avantageux qu'en Espagne. En effet,

³ Alonso de Valdemoro à son frère Pedro de Valdemoro, Cartagena, 8 juin 1560; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p. 294. : « Que estar en esa tierra es cansacio y nunca tener un real, y aquí con el favor de Dios dentre de seis años prodriades ser más rico que el más rico de esa aldea, y no haríades mucho ».

⁴ Gonzalo García de la Hera à Diego Pérez, Zacatecas, 12 mars 1573; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p. 211. : « En esta tierra vale un día de trabajo más que ciento en España ».

⁵ Jérónimo de la Paz à Lucas de la Paz, Yucatán, 20 mai 1589; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p. 188.

alors qu'Enrique Otte mentionne en début d'ouvrage qu' « en règle générale, il est préféré que les femmes se marient en Espagne, avant de s'embarquer, afin de payer moins de dots⁶ », l'analyse que j'ai faite des correspondances en provenance du Nouveau Monde nous renvoie un tout autre type de portrait. Selon l'échange épistolaire, il est plutôt possible de constater que le mariage colonial présente de meilleurs avantages que celui de la métropole, et cela, autant pour les hommes que pour les femmes. Dans sa courte analyse faite en début d'ouvrage, Enrique Otte ne fait référence qu'à la seule lettre 154⁷, alors que, comme je vais le montrer, l'ensemble de la correspondance que j'ai étudiée vante aux deux sexes les mérites du mariage colonial.

En mai 1594, Pedro de Molina explique à son père Bernabé de Molina, qu'au Nouveau Monde, « les filles se marient bien mieux⁸ ». Ce type de discours vantant les mérites du mariage colonial est aussi présent dans la missive que Francisco de Bolaños envoie à sa femme Ana Mateos en mai 1578 pour la conseiller « d'amener [leur] fille, parce qu'au final, on s'arrange mieux ici que là-bas [...] et, qu'une fois arrivée, tous ces messieurs me favoriseront afin que nous la marions⁹ ». Cet extrait illustre également une autre réalité coloniale, celle du déséquilibre entre le nombre des hommes et celui des femmes.

⁶ [Traduction] Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.25. : « Por regla general, se prefería que las mujeres se casasen en España, antes de embarcarse, por tener que paga menos dote ».

⁷ Luis de Córdoba à sa femme Isabel Carrera, Puebla, 5 février 1566; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.147-149.

⁸ Pedro de Molina à son père Bernabé de Molina, México, 8 mai 1594; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.132.: « se casan mejor las hijas ».

⁹ Francisco de Bolaños à sa femme Ana de Mateos, Río Magdalena, 20 mai 1578; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.316. : « Y trae a vuestra hija porque en fin acá se remediará mejor que allá. Llegada que sea, todos estos señores me favorecerán, para que la casemos ».

L'historiographie du mouvement migratoire espagnol a souvent souligné le déséquilibre démographique propre à la conjoncture coloniale : comme l'illustre le *Catálogo de pasajeros a Indias*¹⁰, dans les débuts de l'entreprise coloniale, le nombre de colons masculins est dix fois supérieur à celui des expatriées espagnoles. Quelles peuvent donc être les conséquences de ce déséquilibre pour les hommes et les femmes souhaitant se marier en territoire colonial? Comme l'explique Catherine Delamarre-Sallard dans sa monographie *Les femmes au temps des conquistadores*, la rareté des femmes rend plus facile leur mariage : non seulement leurs prétendants sont bien plus nombreux dans la colonie qu'en territoire métropolitain, mais le fait qu'elles soient en faible nombre d'une part leur donne un choix plus vaste et d'autre part, baisse les exigences masculines concernant la dot et le statut social de l'épouse¹¹. Mains colons épistoliers mentionnent de fait le montant modique des dots. C'est notamment le cas chez Lorenzo Gutiérrez qui écrit en novembre 1572 : « Les filles se marient sans dot, et avec des hommes de cinq ou six mille pesos¹² ». Ce dernier extrait semble bien montrer que les Espagnoles jouissent d'avantages économiques et sociaux à se marier dans la colonie. En effet, en épousant des hommes ayant acquis une certaine fortune, même si elles sont elles-mêmes très pauvres, les migrantes espagnoles profiteraient d'une certaine latitude dans leur mariage. Ce qui explique que Gaspar de Arciniega écrive à Doña Mariana : « Si vous souhaitez vous marier, il y aura de meilleurs mariages en cette terre, et beaucoup plus d'argent qu'à la maison¹³ ».

¹⁰ Archivo General de Indias, *Catálogo de pasajeros a Indias durante los siglos XVI, XVII y XVIII*, Madrid, Ministerio de Cultura, 1900, 684p.

¹¹ Delamarre, Catherine. *La femme au temps des conquistadores*, Paris, Stock/Pernoud, 1992, p. 143-144.

¹² Lorenzo Gutiérrez à son fils Mateo Gutirres, Ica, 7 novembre 1572; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.461. : « Se casan las hijas sin dote y con hombres de cinco o seis mil pesos ».

¹³ Gaspar de Arciniega à son frère Francico de Arciniega, Oaxaca, 10 mars 1577; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.184-185. : « Si v.m. quiere casarse, hallará mejor casamiento en esta tierra y mucho más dineros que en casa ».

D'autre part, la disproportion du nombre des hommes par rapport à celui des femmes en Nouvelle-Espagne semble aider les femmes de statut social inférieur à trouver un mari. En effet, il est possible de croire que le choix de la conjointe ne soit pas aussi étroitement surveillé qu'en Espagne, et qu'il n'y ait pas autant d'insistance à trouver une épouse qui corresponde aux maintes prescriptions de la société métropolitaine. Comme le dit Juan Muñoz, un bon mariage consiste tout simplement à se marier à une femme « conforme à la qualité de sa personne¹⁴ ». Il semble effectivement que les hommes cherchent moins à user du mariage pour monter dans l'échelle sociale car ils sont trop en peine de trouver une épouse. Il n'y a d'ailleurs pas beaucoup de filles de la haute société qui soient célibataires. Par contre, le mariage colonial est l'occasion pour les femmes de monter ladite échelle, justement parce que les colons ont diminué leurs exigences en ce qui a trait au choix de leur épouse. Il est possible de croire que puisque les opportunités de mobilité sociale sont plus grandes dans les Indes espagnoles, une pression moins considérable est mise sur la « qualité sociale » de l'épouse. À ce sujet, Juan Hernández Cabeza de Vaca écrit à sa mère en avril 1602 afin de lui demander de venir la rejoindre au Nouveau Monde, et d'y amener sa sœur, car il souhaiterait la marier lui-même : « Pour l'amour de Notre Seigneur, je vous supplie de venir dans cette flotte, et de m'amener ma sœur, que je souhaite marier de ma propre main, puisque ce sont les choses que je désire le plus, puisque bien qu'il soit vrai qu'en son pays cela pourrait se faire, les gens importants, quand ils sont pauvres, y sont pour la plupart oubliés¹⁵ ».

¹⁴ Juan Muñoz à son cousin Diego Muñoz, Toro, 6 décembre 1576; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.360. : « conforme a la calidad de su persona ».

¹⁵ Juan Hernández Cabeza de Vaca à sa mère, México, 30 avril 1602; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.137. : « Por amor de Nuestro Señor le suplico que se venga en esta flota, y me traiga a mi hermana, que la quiero casar de mi mano, porque son las cosas que más deseo, que, aunque es verdad que en su tierra se pudiera hacer, la gente principal, cuando es pobre, por la mayor parte es olvidada ».

Cela explique également le fait que Bernardino Rodríguez mentionne à son frère : « Dans votre lettre vous m'avez dit que vous vous êtes marié avec une femme honorable, bien que pauvre : de cela, je m'en réjouis beaucoup¹⁶ ». Tout comme dans la métropole, la vertu semble être considérée comme l'élément essentiel d'un bon mariage. C'est le cas entre autres chez Bartolomé Pérez Guillermo qui écrit à son neveu en octobre 1577 pour lui annoncer qu'il s'est « marié très à [son] avantage [...] avec une demoiselle très honorable¹⁷ ». Cette latitude nouvelle des femmes dans le mariage a pour effet de leur octroyer un respect et une estime accrues de la part des colons espagnols.

Or, si les femmes semblent avantagées par le mariage colonial, les hommes ne sont pas de reste. En effet, la correspondance met également en lumière un discours encourageant les hommes à se déplacer dans la contrée coloniale pour s'y marier. Ainsi, malgré le peu d'options dont ils disposent concernant le choix de leur épouse, les mariages coloniaux sont tout de même considérés comme étant plus profitables pour les hommes que les mariages métropolitains. Au moyen de leurs missives, plusieurs colons espagnols incitent les membres masculins de leur famille à profiter d'un meilleur mariage en jetant leur dévolu sur une conjointe européenne habitant le Nouveau Monde. De façon caractéristique Cristóbal Vivas suggère à sa sœur Catalina Vivas, que « si [elle] a quelconque fils qui ne soit pas marié [qu'elle] l'amène avec elle¹⁸ » car il pourra s'y marier facilement. C'est également le cas de Gaspar Encinas qui écrit à son épouse

¹⁶ Bernardino Rodríguez à son frère Pedro Rodríguez, Panamá, 15 décembre 1572; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.247. : « En vuestra carta me decís que os habéis casado con una mujer muy honrada, aunque pobre: de eso me huelgo mucho ».

¹⁷ Bartolomé Pérez Guillermo à son neveu Gregorio Sánchez de Moscoso, Zinapécuaro, 6 octobre 1577; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.204-205. : « Caséme con una doncella muy honrada, [...] yo me casé muy a mis ventajas ».

¹⁸ Cristóbal Vivas à sa sœur Catalina Vivas, San Cristóbal, 17 octobre 1582; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.317. : « Y si v.m. tiene algún hijo que no sea casado, se venga con el ».

María Gaitán en avril 1596 pour qu'elle envoie son fils se marier dans la colonie: « À mon fils Gaspar, s'il n'est pas marié, qu'il ne se marie pas, car je le marierai bien à son goût, et avec beaucoup de ducats en ces terres, et avec un bon parti¹⁹ ». Le fait que les femmes soient peu nombreuses n'implique cependant pas qu'elles ne soient pas des partis intéressants. En effet un certain contrôle est exercé par la Couronne qui exclut des Indes les femmes de mauvaise vie²⁰. De manière générale, les épistoliers du Nouveau Monde vantent effectivement les vertus de leur épouse. Par exemple, Pedro Díaz explique à sa sœur en juin 1584, que « dans les Indes, il ne doit pas y avoir d'homme qui soit tombé sur une femme tant à son goût comme celle sur laquelle je suis tombé²¹ ».

À la lumière de la correspondance coloniale, se dessine donc un portrait en tous points positif du mariage colonial, qui avantage autant les hommes que les femmes. Ces dernières semblent profiter d'une agentivité matrimoniale qu'elles n'oseraient même pas espérer en territoire péninsulaire car elles peuvent choisir les hommes qu'elles vont épouser. Les hommes quant à eux doivent s'adapter à la faible proportion de femmes dans la collectivité coloniale en réduisant leurs exigences liées au choix de leur épouse – de ce fait l'agentivité matrimoniale masculine échappe aussi aux contraintes imposées par la société espagnole. Il s'avère toutefois surprenant de constater que, malgré cela, la correspondance montre que les hommes aussi se marient bien mieux dans la colonie. Par l'analyse des missives coloniales, il est possible de constater que l'image dépeinte de l'union matrimoniale en est une totalement positive. Il s'agit effectivement

¹⁹ Gaspar Encinas à sa femme María Gaitán, Puebla, 30 avril 1596; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.170. : « Y a mi hijo Gaspar, si no es casado, no se case, porque yo le casaré muy a su gusto, y con muchos ducados y en buena parte ».

²⁰ Delamarre, p.128.

²¹ Miguel Hidalgo à son beau-père le docteur Juan Martínez, Cartagena, 4 juin 1587; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.301. : « En las Indias no debe de haber topado hombre mujer tan a gusto como yo topé ».

d'une image que l'on peut supposée embellie par les épistoliers qui souhaitent fortement voir leur famille s'installer au Nouveau Monde.

De cette constatation émergent de nombreuses interrogations. Comment s'explique cette insistance à vanter les mérites de la colonie et de son institution matrimoniale? Pourquoi la présence de la parenté des colons est-elle si indispensable qu'elle exige que les épistoliers enjolivent l'image de la colonie? À quels besoins la proximité de l'entourage des colons vient-elle répondre et de quelle manière la présence de la famille bonifie leur expérience coloniale? En analysant plus profondément les arguments mis de l'avant pour faire venir à soi sa famille, nous arrivons rapidement à tirer quelques conclusions plutôt révélatrices.

Avoir sa famille auprès de soi : nécessité dans les débuts de la vie coloniale?

L'analyse des *Cartas de llamadas* met en lumière de multiples motifs à faire venir sa famille auprès de soi. En expliquant les raisons rendant cette venue nécessaire, les épistoliers du Nouveau Monde nous révèlent leurs motivations véritables, qu'elles soient d'ordres individuel ou impérial. En tentant de convaincre les membres de leur famille à qui les diverses lettres sont destinées, les colons espagnols mettent au grand jour quelques réalités coloniales qui peuvent justifier l'envoi souvent persistant de *Cartas de llamadas*.

Les motivations d'ordre individuel

La correspondance montre que la réunion familiale répond d'abord à des besoins d'ordre individuel, car elle facilite, sinon en accélère, le processus par lequel les migrants espagnols s'intègrent à la société qu'ils contribuent eux-mêmes à bâtir. En fait, les débuts de la vie dans les Indes espagnoles sont marqués par une nostalgie de l'Ancien Monde ainsi que par une solitude réelle créée par l'éloignement des réseaux sociaux et familiaux péninsulaires, et dont nous avons les traces dans les missives coloniales.

Par exemple, Ana Hernández, une récente veuve installée à San Salvador, mentionne en 1570 à son gendre Juan de los Reyes qu'elle « a tellement ressentie [son] absence et celle de [sa] fille Leonor Arias [...] que cela lui a blessé le cœur et lui fait ressentir tant de solitude et de chagrin²² ». La solitude est fréquemment ressentie et mentionnée par les colons espagnols, car la majorité d'entre eux ont laissé leur famille en Espagne. Le frère Pedro de Aguirre souligne cet isolement dont il est la proie, quand il mentionne dans une lettre envoyée à son frère Martín « la grande solitude dont il souffre, car [...] [il n'a] aucune parenté en ces contrées avec qui aller chercher réconfort et soulagement²³ ». Cet extrait montre toute la difficulté que l'émigrant a à vivre amputé des siens qui en métropole lui apporteraient aide, soutien et réconfort pour franchir les obstacles qui se dressent devant lui au cours de son expérience coloniale. Plusieurs autres colons font allusion à cette solitude vécue dans les débuts de la migration, certains allant même

²² Ana Hernández à son genre Juan de los Reyes, San Salvador, 6 décembre 1570; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.234.: « He sentido tanto vuesa ausencia y de mi hija Leonor Arias quanto ha sido causa de me acabar estos breves días, y cierto que, si entendiera que tanto me había de lastimar mi corazón y sentir tanta soledad y desconsuelo ».

²³ Le frère Pedro de Aguirre à son frère Martín de Aguirre, Tiripetío, 20 mai 1585; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.208-209.: « También la significaba la mucha soledad que padezco, porque como v.m. sabe, en estas partes no tengo deudo ni pariente con quien tomar algún alivio y consuelo »

jusqu'à exiger qu'un membre de leur famille vienne les rejoindre. Ainsi, chez Alonso de Funes, trésorier royal d'Acapulco, la solitude vécue par l'absence de sa famille étendue est si grande, qu'il supplie son beau-frère Alonso de Godoy en avril 1611, de venir le rejoindre pour y mettre fin :

Nous avons tant ressenti le fait de ne pas avoir amené avec nous mon frère Juan Alonso, d'abord pour le grand désir qu'a doña Isabel de le tenir en sa compagnie, et aussi, parce qu'il serait d'une aide précieuse dans mon travail, en étant une personne à qui je peux m'abandonner et me confier, que donc je vous supplie, même si vous ne ressentez pas mon absence en ce moment, de ne pas abandonner l'idée de venir ici, pour moi, ainsi que pour votre sœur²⁴.

La correspondance révèle ainsi que la présence de la cellule familiale permet au colon espagnol de s'ancrer plus rapidement dans la société, notamment par le biais d'alliances qu'il noue avec d'autres familles à travers l'institution matrimoniale. La réunion familiale semble aussi limiter, du moins en partie, la solitude inhérente à l'installation dans un continent inconnu, ainsi que la nostalgie de l'ancienne vie. En faisant venir à eux une partie de leur réseau familial, les migrants espagnols semblent accéder à des fragments épars de la vie qu'ils ont volontairement laissée derrière eux.

Cet éloignement de la cellule familiale rend difficile l'installation au Nouveau Monde, et en attendant une réponse à leurs lettres, les colons espagnols tentent de fonder un nouveau réseau familial. L'historiographie a souligné à maintes reprises les conséquences néfastes du

²⁴ Alonso de Funes à son gendre Alonso de Godoy, Acapulco, 30 avril 1611; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.192.: « Hemos sentido tanto el no haber traído con nosotros a mi hermano Juan Alonso, lo uno por el gran deseo que tiene doña Isabel de tenerle en su compañía, y lo otro porque me fuera de ayuda para mi oficio, por ser una persona de quien se podía descuidar y confiar, y así he suplicado a v.m., si ni siente mucho su ausencia, nos la haga a mí y a su hermana de dejarle venir ».

mouvement migratoire espagnol du XVI^e siècle sur l'unité familiale métropolitaine et la volonté des colons espagnols d'en créer une nouvelle dans la colonie. Isabel Testón Núñez et Rocío Sánchez Rubio ont en effet montré que la migration coloniale a provoqué le démantèlement de l'unité familiale péninsulaire, et la mise en place de mesures pour la récupérer une fois rendus en terres coloniales²⁵. Ainsi, selon les auteurs, pour pallier l'absence de leur réseau familial péninsulaire, les colons espagnols ont usé du mariage comme un moyen de favoriser leur intégration au Nouveau Monde en se créant un vaste réseau d'alliances²⁶.

Pour mettre en place un réseau familial qui soit solide, les colons misent sur l'établissement d'alliances familiales et conjugales. Les migrants espagnols paraissent dans leurs lettres éminemment préoccupés d'intégrer un réseau social fort, en se mariant aux quelques célibataires libres ou en arrangeant l'union des membres de leur famille avec des amis ou des voisins. Susan M. Socolow, dans son chapitre de l'ouvrage collectif, *Acceptable Partners : Marriage Choice in Colonial Argentina, 1778-1810*, souligne avec justesse que le mariage est un mécanisme joignant deux individus dans une union socialement reconnue ainsi qu'une institution à travers laquelle les individus qui le contractent tentent de cimenter des liens entre des familles déjà formées. Elle explique aussi que la répercussion du choix de partenaires s'étend au-delà du couple lui-même, car il façonne la société à travers un réseau d'alliances et des groupes sociaux délimités²⁷.

²⁵ Testón, Isabel et Rocío Sánchez Rubio. « « Para hacer la raya enviamos un sobrino ». El papel de la familia y el parentesco en las relaciones de la América española (siglo XVI) », dans *Mezclado y sospechoso: Movilidad e identidades, España y América (siglos XVI-XVIII)*, sous la dir. de Gregorio Salinero, Madrid, Casa de Velázquez, 2005, p.92.

²⁶ *Ibid.*, p.IX.

²⁷ Socolow, Susan M. « Acceptable partners: Marriage Choice in Colonial Argentina, 1778-1810 » dans *Sexuality & marriage in Colonial Latin America*, sous la dir. d'Asuncion Lavrin, London, University Press Lincoln and London, 1989, p.209.

De façon caractéristique, Juan Alonso Velásquez montre, dans sa lettre au frère de Francisco García, combien l'institution matrimoniale sert à créer des alliances familiales :

J'ai une amitié si étroite avec le seigneur Francisco García qu'il paraît que nous voulons les deux transformer cette amitié en lien de parenté, et pour cela, il m'a demandé l'une des jeunes filles que j'ai, et qui, par la bonté de Dieu, est très vertueuse, pour l'un de vos fils, lequel il a prétendu que vous alliez lui envoyer pour le lui donner [...] et il est certain que pour établir une relation de parenté avec le père de Francisco García, j'ai laissé tomber de marier ma fille avec quelqu'un qui me semblait bien, et qui possédait plus de fortune que celle qu'il pourra donner à son neveu, même si ce n'est pas peu et peu importe ce que j'ai perdu en cela, je l'ai gagné en échange de son contentement, et le recevrai avec une parenté telle que lui et le reste de sa famille²⁸.

En plus de consolider ses liens familiaux dans la colonie, le mariage promet à celui qui le contracte d'élargir son réseau d'alliances en dehors de sa seule cellule familiale. Il faut dire que les relations sociales ont leurs avantages car elles permettent au colon une reconnaissance publique, en plus d'une certaine solidarité et de l'aide dans le besoin. Ainsi, fréquemment, les nouveaux arrivants tentent de trouver un époux ou une épouse qui possède parmi ses contacts des gens importants dans la colonie. L'impact du réseau de contacts est explicitement décrit dans la lettre écrite en octobre 1577 par Bartolomé Pérez Guillermo à son neveu Gregorio Sánchez de Moscoso; il y fait l'éloge de son mariage avantageux avec doña Ana de Esquivel:

²⁸ Juan Alonso Velásquez à Juan García, Michoacán, 30 septembre 1577; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.202. : « Tengo tan estrecha amistad con el señor Francisco García que de parecer de entrambos querriámos convertir el amistad en deudo, y para ello me ha pedido una hija doncella que tengo, y por la bondad de Dios muy virtuosa, para un hijo de v.m., el cual pretende que v.m., se le envíe, para darle [...] y es cierto que por emparentar con el padre Francisco García yo he dejado de casar mi hija con quien me estuviera bien, y que tiene más hacienda que la que él puede dar a su sobrino, aunque no es poca, y calquier pérdida en esto tengo por ganancia a trueque de darle contento, y yo recibirle con tales deudos como él y sus parientes ».

Je me suis marié à nouveau dans le foyer de Madame Doña Ana de Esquivel [...] j'ai épousé une jeune femme de grand honneur, de parents très nobles, puisqu'elle a trois frères qui sont moines, deux d'entre eux sont augustins, qui sont ceux qui détiennent le pouvoir ici, et assurent de nombreux commandements, et l'autre est dominicain, tous trois des gens très importants. Ainsi, tu vois que je me suis marié vraiment à mon avantage, puisque ma femme est si noble et qu'elle a de si bons contacts²⁹.

Il semble donc qu'en plus de positionner le colon espagnol au centre d'un réseau d'alliances élaboré, la famille, et plus particulièrement le lien conjugal, pallie quelque peu la solitude inhérente aux débuts de la vie coloniale. En permettant au migrant espagnol de se former un réseau social et familial semblable à celui qu'il avait jadis dans la métropole, le nouveau noyau familial colonial contribue à l'intégration de celui-ci dans la collectivité du Nouveau Monde. Or, si la correspondance illustre une utilisation de la cellule familiale pour fixer sa place dans l'immédiat de la vie coloniale, on y voit également une volonté des migrants espagnols d'asseoir leurs acquis sur les générations futures, en perpétuant la lignée familiale.

En effet, la famille étant le prolongement naturel du mariage, c'est à travers celle-ci que la transmission des acquis d'un couple (argent, titres, possessions, terres, avantages, etc.) est rendue possible. Encore une fois, étant donné le peu de parenté normalement présente au Nouveau Monde, le transfert des possessions familiales est loin d'être assuré. La majorité du temps, elles sont léguées aux enfants de la famille, que ceux-ci se trouvent en terre coloniale ou

²⁹ [Traduction] : Dans Lockhart, James et Enrique Otte. *Letters and People of the Spanish Indies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, p.251. : « I married again in the household of milady doña Ana de Esquivel here. [...] I married a young lady of great honor, of very noble parents, since she has three brothers who are friars, two of them Augustinians, who are the ones who are powerful here and have much at their command, and the other one is Dominican, all three very important people. And thus you see that I married very much at my advantage, my wife being so noble and so well related ».

non. La correspondance représente bien cette préoccupation des colons espagnols à transmettre les biens aux générations futures et celle-ci est perceptible entre autres chez Moreno Serrano qui écrit à sa femme pour la convaincre de venir le rejoindre en ces contrées, car il croit qu'elles lui permettraient d'offrir une meilleure vie à leurs enfants: « En Espagne, la pauvreté est si grande, que les parents ne peuvent rien pour leurs enfants ni les enfants pour leurs parents, et à cause de cela, j'ai pris la décision de ne pas retourner en Espagne, alors que je vous promets que j'étais tout préparé pour m'en aller dans cette flotte, et ce fut Dieu qui me fit dévier de mon intention, et tous mes amis me l'ont aussi conseillé³⁰ ». Ici, la perspective d'assurer la pérennité de sa fortune, et d'en faire l'héritage de ses enfants est suffisante à Alonso Moreno Serrano, pour abandonner définitivement sa vie en Espagne.

Pour sa part Alonso Herojo aussi montre ce désir d'assurer la transmission d'un héritage considérable à ses enfants lorsqu'il écrit à sa femme en 1587 pour la convaincre de lui envoyer leur fils en Nouvelle-Espagne : « Ma femme, rappelez-vous ce qui est juste, et demandez-vous pourquoi travaillent les parents, sinon pour laisser à manger à leurs enfants?³¹ ». C'est donc sur la famille que repose la réussite du voyage migratoire au Nouveau Monde, car l'objectif principal de l'aventure coloniale est de s'enrichir et d'assurer un avenir prometteur aux générations futures.

³⁰ Alonso Moreno Serrano à sa femme María Vázquez de Morales, México, 1er mai 1571; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.62-63: « En España es tanta la necesidad que los padres no pueden hacer por los hijos, ni los hijos por los padres, y a esta causa he determinado de no me ir a España, que yo os prometo que tuve todo aderezado para irme en esta flota, y fue Dios servido de desviármelo, y todos mis amigos me lo aconsejaron ».

³¹ Diego Daza à sa femme Isabel López, Cartagena, 22 mai 1575; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.290. : « Mujer mía, mira lo que es razón, y mira para qué trabajan los padres, sino para dejar a sus hijos de comer ».

En plus de cela, le dur labeur et tous les sacrifices nécessaires à l'accumulation de ces biens et avantages rendent le colon espagnol fier de ce qu'il a accompli, et désireux d'en assurer la pérennité après sa mort. C'est dans cet état d'esprit qu'Antonio Báez demande à son fils qu'« avant que Dieu ne vienne [le] chercher [qu'il vienne] dans cette ville pour recevoir [sa] bénédiction et [qu'il] puisse prendre possession de cette petite terre [qu'il] possède ici, car, bien que ce soit peu elle pourrait [lui] être très profitable, et l'acquérir [lui] a demandé beaucoup de travail³² ». La famille sert donc de canal de transfert de ces biens, en facilitant leur transmission à la postérité.

Lorsqu'une descendance n'est pas assurée, la tâche se complique considérablement pour les colons espagnols, et la stratégie première est de faire appel à des membres de la famille éloignée pour remplir la fonction qu'une femme et des enfants rempliraient normalement. On voit donc qu'il s'agit d'un enjeu assez important pour que de véritables stratégies soient mises en place en l'absence d'héritier direct. C'est souvent la motivation première poussant les expatriés n'ayant pas d'enfants à envoyer des *Cartas de llamadas*, afin d'inviter des membres de leur famille à venir accepter l'héritage en question. En effet, selon Amelia Almorza Hidalgo dans son article *Sibling Relations in Spanish Emigration to Latin America, 1560-1620*, l'un des motifs fréquents à envoyer des *Cartas de llamadas* est l'absence d'héritier. Elle ajoute que les difficultés inhérentes au voyage vers le Nouveau Monde, ainsi que les problèmes de mortalité infantile

³² Antonio Báez à son fils Antonio Báez, Panamá, 8 avril 1573; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.247. : « Antes que Dios me llevase, viniésedes a esta ciudad a recibir mi bendición y poner recaudo en esta hacienda que aquí tenéis, porque, aunque es poca, os haré provecho, y es ganada con mucho trabajo ».

laissent de nombreux migrants espagnols sans descendance, leur causant ainsi des problèmes pour transmettre héritage et patrimoine³³.

C'est donc dans ce contexte que seront contactés les cousins, les frères et les neveux afin d'éviter de perdre tout le patrimoine bâti à travers les années. En juillet 1590, Alonso Gutiérrez demande à Hernando Jijón Recuenco qu'on lui envoie son cousin pour qu'il puisse s'assurer de la transmission de son hacienda : « Je voudrais que vous me fassiez le bonheur de m'envoyer mon cousin Juan Jijón, car cela me donnera un grand contentement [...], afin que si ma mère et moi mourions, que ne se perde pas cette *hacienda*, comme ce fut le cas de celle de mon oncle Alonso de la Morena, qui est décédé au Chili, et dont on n'a plus jamais entendu parler de l'*hacienda* qu'il y a laissée³⁴ ». Hernán Sánchez, quant à lui, écrit à son frère Diego Ramos en février 1569 pour lui suggérer de venir en ces contrées avec ses enfants pour assurer la pérennité de ce qu'il a bâti avec les années :

J'ai obtenu ici un bon héritage, qui me rapporte, avec la faveur de Dieu, 4000 pesos chaque année, ce qui correspond à huit réaux pour chaque peso, et je connais cette terre qui est très avantageuse, en cela qu'elle est très large, et qu'en elle il n'y a ni faim ni besoin, et elle beaucoup plus saine qu'une autre. Il me ferait une grande peine de la laisser, et de perdre une si bonne rente comme nous avons ici³⁵.

³³ Almorza Hidalgo, Amelia. « Sibling Relations in Spanish Emigration to Latin America, 1560–1620 », *Revue européenne d'histoire*, vol. 17, n°5, octobre 2010, p. 739.

³⁴ Alonso Gutiérrez de Avila à Hernando Jijón Recuenco, Panamá, 27 juillet 1590; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.262. : « Así que, queriendo v.m. hacerme merced de enviarme a mi primo a Juan Jijón, será para mí de grandísimo contento, cuando no sea por estar, como digo, solo en esta tierra, sea porque, si mi madre y yo faltáremos, no se pierda esta hacienda, como la de mi tío Alonso de la Morena, que murió en Chile, y nunca más se ha sabido nada de la hacienda que dejó ».

³⁵ Hernán Sánchez à son frère Diego Ramos, San Martín, 7 février 1569; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.218. : « Yo hago aquí una buena heredad, que me rentará con el favor de Dios cuatro mil pesos cada año, que es cada peso ocho reales, y conociendo yo esa tierra, que hace muy gran ventaja a esa en ser muy larga, y que en ella no hay hambre ni necesidad, y que es muy más sana que no esa, háceseme de mal dejarla, y perder una tan buena pasadía como acá tendremos ».

Ce genre de discours est également présent chez les femmes telles qu'Ana Macías lorsqu'elle écrit à sa cousine María Deza en décembre 1575 pour que celle-ci « [lui] fasse la faveur de [lui] envoyer son gendre et l'une de ses filles, la pucelle, car comme [elle le sait], [elle] n'a personne en ces contrées à qui [elle peut] laisser ce qu'[elle] possède³⁶ ».

Avec le phénomène des *Cartas de llamadas* émerge une figure importante de l'héritage colonial; celle du neveu qui devient le principal bénéficiaire des biens d'un colon ou d'un couple de colons n'ayant pas eu d'enfant³⁷. L'appel aux neveux est en fait très fréquent dans la correspondance, suffisamment fréquent pour que l'historiographie lui ait attribué un nom; celui de *Sobrinismo*³⁸. En effet, avec la nécessité d'avoir un héritier qui prenne soin des affaires dans la colonie, les invitations aux neveux deviennent de plus en plus courantes³⁹. Il s'agit d'ailleurs de près de 9% (55) des destinataires des 650 lettres du recueil d'Otte⁴⁰.

Le *Sobrinismo* est ainsi représenté dans la lettre de Juan Garzón qui mentionne à son neveu Pedro García Garzón sa volonté de le voir suivre ses traces dans le monde colonial : « Vous savez à quel point je suis vieux, que je ne peux même me déplacer, et vous savez aussi que je n'ai aucun enfant, ni personne pour hériter de ma terre, si ce n'est pas vous, et si vous ne venez

³⁶ Ana Macías à sa cousine María Deza, Puebla, 6 décembre 1575; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.159. « En otra sin ésta he suplicado a v.m. me haga merced de me mandar acá a su yerno y a una de sus hijas, la doncella, pues v.m. sabe que yo no tengo a quien pueda dejar en esta tierra lo que tengo ».

³⁷ Rocío Sánchez Rubio et Isabel Testón, p.91-120.

³⁸ Lockhart et Otte. p. 128.

³⁹ Almorza Hidalgo, p. 739.

⁴⁰ Voir Annexe 1.

pas la recevoir, elle restera perdue⁴¹ ». L'appel au neveu permet en quelque sorte au colon espagnol l'adoption du fils qu'il n'a jamais eu. C'est ce qui explique que les neveux et nièces reçoivent quasiment autant de lettres que les enfants, avec respectivement 55 et 56 missives. Inviter son neveu au Nouveau Monde et l'adopter permettent donc la formation de la cellule familiale tant nécessaire à l'enracinement colonial et à la transmission des biens.

La conjoncture coloniale et l'éloignement du réseau familial sont des sources d'appréhension chez les colons espagnols qui cherchent à assurer la transmission de leurs acquis en fondant le plus rapidement possible une cellule familiale, ou en faisant venir à eux leur famille métropolitaine. La famille est la pierre angulaire de la réussite coloniale, car elle permet au colon espagnol de bien s'installer au Nouveau Monde. Elle favorise donc l'intégration de celui-ci à la société coloniale. Il s'agit en effet d'un enracinement à long terme, qui s'échelonne sur plusieurs générations, et qui permet d'assurer l'intégration de la lignée dans l'histoire coloniale en émergence, ce qui paraît être un élément essentiel de la réussite coloniale. James Lockhart souligne ainsi cette habitude des colons espagnols de définir leur succès colonial en termes de perpétuation et d'amélioration du lignage⁴². À ancrer l'histoire de la lignée dans l'histoire coloniale, le colon espagnol gagne une respectabilité que l'absence d'ascension sociale en Espagne l'empêchait d'avoir.

⁴¹ Juan Garzón à son neveu Pedro Garzón, México, octobre 1593; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.126. : « Sabéis cuán viejo estoy, que aún no me puedo menear, y también sabéis que no tengo hijos ningunos, ni quien herede mi hacienda si no sois vos, y si vos no viniera, a ponerla en v.m. quedará perdida ».

⁴² Lockhart et Otte, p.174-175.

À la lumière de la correspondance coloniale, on constate que la présence de la famille au Nouveau Monde répond à des besoins individuels qu'a le colon espagnol en début de parcours colonial. En effet, étant donné la solitude et le manque de repères sociaux de l'Espagnol du Nouveau Monde, la proximité d'un réseau familial contribue à intégrer celui-ci dans la société coloniale. En étudiant les nombreuses *Cartas de llamadas*, il est effectivement possible de comprendre que les colons espagnols s'appuient sur leur cellule familiale et sur leur union conjugale pour s'enraciner dans la collectivité. D'abord, en tentant de reconstituer une cellule familiale qui viendrait pallier l'absence de la leur, ainsi qu'en tentant de mettre en place un réseau de contacts qui va au-delà de leur famille proche, les expatriés du Nouveau Monde joignent un réseau d'alliances qui les positionne au sein de la collectivité. Ensuite, en faisant venir à eux leur famille métropolitaine par les biais de la correspondance, ceux-ci s'assurent de perpétuer dans le temps, les fruits de leur dur labeur. La famille semble donc être un élément indispensable à la réussite de l'aventure coloniale dans laquelle les Espagnols se sont lancés à bras ouverts. Or, en analysant de plus près les missives émanant de la contrée coloniale, on constate que des facteurs d'ordre politique entrent aussi en ligne de compte, et alimentent le désir qu'ont les épistoliers du Nouveau Monde d'envoyer des *Cartas de llamadas* aux membres les plus appréciés de leur famille.

Les motivations d'ordre politique

En plus de considérations individuelles poussant le colon espagnol à inviter leur parenté au Nouveau Monde, celui-ci subit des pressions de l'État pour faire venir sa famille auprès de lui. En effet, l'État promeut la réunion des familles par plusieurs décrets qui non seulement favorise

la venue des épouses et des enfants des colons mais encouragent les tracasseries faites aux célibataires et aux hommes mariés qui ont laissé leur famille en Espagne.

Tel qu'expliqué en introduction, les débuts de l'émigration espagnole au Nouveau Monde sont marqués par l'arrivée d'une forte majorité d'hommes seuls, alors que plus le XVI^e siècle s'écoule, plus le groupe de migrants espagnols comprend un nombre significatif de femmes et d'enfants. Il faut aussi savoir que dans la seconde moitié du XVI^e siècle, la Couronne espagnole se met à inciter fortement les femmes à se déplacer au Nouveau Monde, car elles jouent un rôle central dans la transmission de la culture, de la religion et des traditions métropolitaines. Elles favorisent ainsi la mise en application du projet de l'administration espagnole; celui de créer une société coloniale qui soit à l'image de la métropole en y transmettant les traits fondamentaux de la culture hispanique⁴³. Ainsi, les autorités espagnoles ont planifié le peuplement des terres découvertes en se basant essentiellement sur la figure féminine, car elle était porteuse de la culture européenne, et était la pierre angulaire de la transmission des savoirs⁴⁴. En ce sens, elle pouvait faciliter la reconstitution en milieu colonial de la vie et des usages métropolitains. Par ailleurs, les nombreux hommes mariés ayant laissé leur femme en Espagne représentaient une menace à la mise en place de cet idéal chrétien, car ils s'investissaient souvent dans des relations extraconjugales avec des indigènes, ce qui n'était évidemment pas bien vu dans une société où la culture matrimoniale impliquait une fidélité absolue jusqu'à la mort.

⁴³ Angel, Amanda Patricia. « Spanish Women in the New World: The Transmission of a Model Polity to New Spain, 1521-1570 », Thèse de doctorat, Californie Université de Californie, Département d'histoire, 1997, p.70.

⁴⁴ Delamarre, p.51.

Pour pallier cette menace, la Couronne a mis en place une série de mesures visant à encourager les hommes mariés à faire venir leur épouse, ou, le cas échéant, à se déplacer en sa compagnie vers le Nouveau Monde. La simple existence de ces décrets illustre la volonté qu'avait la Couronne de voir la migration coloniale prendre un caractère fondamentalement familial. Il faut savoir que dès 1501, il avait été décrété que tous les émigrants mariés se devaient d'être accompagnés de leur épouse pour obtenir une licence⁴⁵. L'accompagnement des maris par leur femme était perçu comme une solution pour limiter deux problématiques dans la colonie : le phénomène voulant que la terre coloniale ne soit qu'un lieu de passage où chacun accumulait rapidement des richesses avant de retourner dans la péninsule ibérique⁴⁶, ainsi que les problèmes fréquents de bigamie⁴⁷. L'abandon des femmes et des enfants créait aussi des problèmes substantiels dans la métropole.

En 1502, le nouveau gouverneur d'Hispaniola, Nicolas de Ouando, allait même jusqu'à contraindre les migrants espagnols mariés à retourner dans la péninsule ibérique y chercher leur femme⁴⁸. S'inspirant de cette mesure, et dès le 23 août 1538, la Couronne en place un règlement concernant l'ensemble des Indes espagnoles⁴⁹. Le 8 novembre 1539, Charles V promulgue un décret royal nommé *Pour que les encomenderos soient obligés de se marier dans les trois ans* et dont l'objectif est d'inciter les *encomenderos* célibataires à trouver une épouse dans une période de trois ans, et à ceux qui sont mariés, à retrouver leur épouse dans ce même délai⁵⁰. Ceux dont les épouses sont restées en Espagne et ne souhaitent pas rejoindre leur mari sont

⁴⁵ Delamarre, p.124.

⁴⁶ Bel Bravo, María Antonia. *Mujeres españolas en la historia moderna*, Madrid, Édition Sílex, 2002, p.280.

⁴⁷ Almorza Hidalgo, p. 742.

⁴⁸ Delamarre, p. 124.

⁴⁹ Angel, p.72.

⁵⁰ *Ibid.* p.73.

immédiatement renvoyés dans la métropole, par le premier bateau disponible, et cette disposition concerne même les fiancés. C'est donc dire que la Couronne force les hommes mariés à se réunir avec leur femme, que ce soit en territoire coloniale, ou sur la péninsule ibérique.

En plus de contraindre les hommes mariés s'étant déplacés seuls, l'administration coloniale met en place des mesures encourageant le passage de couples vers le Nouveau Monde, par exemple des licences gratuites aux épouses, ainsi que diverses récompenses à leur époux. Les hommes mariés accompagnés de leur femme se voient par exemple offrir des esclaves indigènes pour les aider sur leur terre. Un homme marié et son épouse se voient offrir 70 esclaves, alors que dans le cas d'un officier ou à un capitaine qui sont des gens très estimés, le nombre d'esclaves donnés est de 100⁵¹. On comprend donc que le fait d'être marié soit extrêmement bien perçu par les colons, pressés convaincre de les rejoindre au Nouveau Monde, car sans elles leur aventure coloniale tournera court. Sans la par la Couronne espagnole. C'est dans ce contexte que certaines Espagnoles sont amenées à se déplacer au Nouveau Monde.

Plusieurs lettres envoyées aux épouses rendent compte de cette réalité coloniale. Les maris écrivent effectivement à leur épouse en Espagne pour les présence de son épouse et, le cas échéant, de ses enfants, le colon espagnol ne peut rester dans la colonie, et continuer de respecter ses diverses obligations. Il arrive donc fréquemment de voir des épistoliers du Nouveau Monde envoyer une lettre aux hommes de la famille afin de les avertir de l'importance d'amener avec

⁵¹ Delamarre, p. 125.

eux leur femme et leurs enfants aux Indes espagnoles. En effet, ceux-ci mentionnent les mesures mises en place par la Couronne pour décourager les futurs colons espagnols d'abandonner leurs femmes et enfants en Espagne. C'est le cas du frère Andrés de Arroyo qui en fait allusion à deux reprises à Juan Hernández en 1572: « Si vous décidez de venir, ne venez pas sans votre femme, si elle veut venir, et vos enfants⁵² » et « Qu'ils ne viennent pas sans leur femme, s'ils viennent, puisque le Roi les fera ensuite revenir en Espagne ou qu'ils les amènent⁵³ ». Ce type de discours est également présent chez Gaspar de la Rúa qui écrit à Alonso Hernández, en septembre 1575: « Si vous pouvez, amenez avec vous votre femme, ne venez pas sans elle, puisqu'ici ils ne vous laisseront pas rester, car tous les hommes mariés sont renvoyés de force en Espagne⁵⁴ ».

Ces diverses mesures mises en place affectent aussi la vie d'hommes célibataires. En effet, l'administration surveille étroitement tous les hommes pour s'assurer que ceux-ci n'affirment pas être célibataires, alors que leur épouse les attend docilement dans la métropole. Pour éviter ce traitement aux hommes de leur famille, les épistoliers conseillent à ceux-ci d'apporter une preuve de leur célibat lors des démarches pour l'obtention d'une licence à Séville. Juan Alonso Velázquez entre dans cette catégorie lorsqu'il écrit à Juan García en 1577: « Pour pouvoir venir

⁵² Le père Andrés de Arroyo à Juan Hernández, Mixteca, 14 mars 1572; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas de emigrantes a Indias, 1540-1616*, Fondo Cultural económica, México, 1996 [1993], p.186. : « Si se determinare venir, no venga sin su mujer, si quisiere venir, y sus hijos ».

⁵³ Le père Andrés de Arroyo à Juan Hernández, Mixteca, 14 mars 1572; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas de emigrantes*, p186.: « No vengán sin sus mujeres, si vinieren, porque los hacen luego el rey volver a España, o que las traigan ».

⁵⁴ Gaspar de la Rúa à Alonso Hernández, Fresnillo, septembre 1575; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.215. : « Si pudiere traer v.m. a la señora sur mujer, no venga sin ella, que acá no le dejarán estar, porque a todos los casados envían a España presos ».

dans la flotte de l'année qui vient, celle de [15]78, vous devez être à Séville pour avril ou mai. Vous devez apporter une preuve, faite en ce lieu, de ce que vous êtes célibataire et non marié »⁵⁵.

Ainsi, parce que l'administration coloniale a pour objectif de créer au Nouveau Monde une société à l'image de son pendant métropolitain, plusieurs mesures sont mises en place pour favoriser la venue des épouses et de leurs familles. En effet, en récompensant les hommes mariés qui se déplacent accompagnés de leur femme, et en contraignant considérablement ceux qui ont laissé leur famille derrière eux, la Couronne espagnole rend littéralement obligatoire la venue des épouses et de leurs enfants dans la colonie. Pour les colons espagnols, le fait de lancer une invitation pour le Nouveau Monde aux membres de leur famille répond donc à une nécessité politique qui relève de la stratégie impériale espagnole de peuplement. C'est donc dire qu'en plus de répondre à des besoins d'ordre individuel en réduisant la désorientation inhérente au phénomène de migration, le fait d'avoir auprès de soi sa famille permet aussi au colon espagnol de se soumettre aux volontés de l'État.

Or, ce qui est intéressant de constater, c'est que ces motivations à la fois personnelles et politiques à s'entourer d'une cellule familiale unie et forte s'expriment dans la correspondance par un visible empressement au mariage. On y constate effectivement que le mariage octroie aux femmes une sécurité sociale, car « les femmes sans mari ne valent rien ni ne peuvent gagner à manger⁵⁶ ». Si cette fonction du lien conjugal n'est pas propre au monde colonial, elle prend

⁵⁵ Juan Alonso Velázquez à Juan García, Michoacán, 30 septembre 1577; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.202. : « Para poder venir en la flota del año que viene de 78 ha de estar en Sevilla por abril o mayo. Ha de traer consigo una información, hecha en ese lugar, de cómo es soltero y no casado ».

⁵⁶ María Alfonso à Juana Gutiérrez, El Cuzco, 6 janvier 1585; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.491. : « Acá las mujeres sin marido no valen nada, ni pueden ganar de comer ».

une signification particulière dans un contexte où les femmes ne peuvent s'appuyer sur un vaste réseau social pour les soutenir en cas de besoin. Cette considération peut probablement expliquer le fait que la correspondance mette en lumière le caractère temporaire des statuts de célibat et de veuvage des femmes dans la société coloniale. L'empressement avec lequel les veuves tentent de se remarier est illustré par Juana de Baro, la nièce de Pedro Díaz, qui « est venue dans ce royaume [de Grenade] veuve, car son mari est décédé à Mompós, dans un village du Rio Grande. En deux mois, [ils l'ont mariée] et très bien, car elle s'est mariée avec un fils de Hernán Vázquez, un marchand qui vit là-bas, à Séville. Il est un homme très riche et ce qu'[il reçoit] de la part de ce jeune homme est plus de six mille ducats et lui en a plus de trois autres, et en plus de cela, il est très vertueux⁵⁷ ».

Plus qu'un témoignage de l'empressement au mariage ou, le cas échéant, au remariage l'échange épistolaire transatlantique illustre une véritable crainte du célibat et du veuvage. Cette peur est présente, par exemple, chez María Díaz qui écrit à sa fille en mars 1577, afin de la convaincre de venir la rejoindre en Nouvelle-Espagne, car elle ne voudrait pas être « veuve et désemparée, si loin de [sa] patrie, et dans une terre où on ne [l'a] connaît pas⁵⁸ ». En effet, en plus d'offrir une existence civile aux hommes et aux femmes, le mariage offre une protection sociale qui devient essentielle face à un réseau de contacts limité, voire inexistant. Pour les hommes comme pour les femmes des colonies ibériques, le mariage s'avère effectivement un bon moyen de

⁵⁷ Diego de Arcos à sa femme Catalina de Palma, San Francisco de Quito, 1er février 1560; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.342. : « Juana de Baro, mi sobrina, llegó viuda al reino, porque murió su marido en Mompós en un pueblo del río grande, dentro de dos meses la casamos luego, y muy bien, porque se casó con un hijo de Hernán Vázquez, un mercader que vive ahí en Sevilla. Es hombre muy rico, y le vienen a este mozo de su parte más de seis mil ducados, y él tiene más de otros tres, y fuera de eso es muy virtuoso ».

⁵⁸ María Díaz à sa fille Inés Díaz, México, 31 mars 1577; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.97. : « Para no verme viuda y desamparada a tan lejos de mi natural, y en tierra adonde no me conocen ».

définir sa position au sein de la collectivité, et de poser le pied dans les engrenages relationnels de la société coloniale.

Conclusion

En conclusion, l'étude de la correspondance coloniale, et spécifiquement des *Cartas de llamadas*, jette un nouvel éclairage sur le phénomène de migration familiale vers les Indes espagnoles. L'analyse des lettres écrites par les colons espagnols nous a permis de constater que ceux-ci s'évertuent à faire l'éloge du territoire colonial en soulignant ses avantages, notamment la richesse de ses terres, son climat agréable, ses possibilités de mobilité sociale et ses bons mariages, afin de convaincre leur famille métropolitaine de s'y déplacer. Mais pourquoi ces discours vantant le Nouveau Monde sont-ils si présents dans la correspondance? Pourquoi est-il primordial pour les migrants que leur famille soit présente à leurs côtés? En regardant de manière plus attentive les invitations vers le Nouveau Monde, et la manière dont les colons espagnols s'y prennent pour persuader leur parenté des vertus du territoire colonial et de la nécessité de s'y installer, il a été possible de relever certains facteurs rendant essentielle la présence familiale dans la colonie. Ce chapitre a donc voulu montrer en quoi l'envoi massif d'invitations vers le Nouveau Monde est le résultat d'une conjoncture précise qui offre à la cellule familiale une place de choix au sein de la réussite coloniale.

En effet, en permettant d'abord aux colons espagnols de s'entourer d'une famille et d'un réseau d'alliances, la cellule familiale contribue à diminuer le dépaysement caractéristique de la vie

migrante. La correspondance montre effectivement que l'expatrié espagnol s'appuie sur son réseau familial pour s'intégrer à une société en émergence, dans laquelle il ne trouve pas aussi facilement ses repères qu'à la maison. Toutefois, en plus de satisfaire des besoins plus personnels et émotifs, la présence de la famille dans la colonie permet au colon espagnol de se plier aux exigences de Couronne espagnole qui souhaite fonder une colonie qui reflète des attentes précises. Désireuse de façonner la société coloniale selon les traits de la culture hispanique, l'État s'appuie effectivement sur le modèle de la famille péninsulaire pour arriver à ses fins. Pour ce faire, elle adopte plusieurs décrets encourageant la migration familiale, et limitant l'abandon des familles dans la métropole. Tous ces facteurs, autant politiques qu'individuels, poussent les Espagnols du Nouveau Monde à persuader, par le biais de la correspondance, les membres de leur famille de s'installer dans la colonie.

Or, s'il a été montré que l'importance de la famille mène couramment les colons espagnols à envoyer des *Cartas de llamadas*, il est intéressant de se questionner sur la manière dont celle-ci réagit à ces invitations. Plus particulièrement, puisque la figure féminine est si importante pour les visées impériales coloniales, comment les épouses répondent-elles à l'invitation vers le Nouveau Monde?

CHAPITRE 3

ENTRE RÉSISTANCE PASSIVE ET OBÉISSANCE AVEUGLE : LES RÉPONSES DES FEMMES DE L'ANCIEN MONDE

En analysant les missives contenant des invitations à venir au Nouveau Monde, ce que l'historiographie a nommé les *Cartas de llamadas*, le précédent chapitre a voulu comprendre l'insistance des épistoliers à faire venir à eux leur famille. Quelques-unes des motivations véritables qu'avaient les colons à convier les membres de leur famille aux colonies nous ont fait mieux saisir certaines réalités du phénomène migratoire familial des XVI^e et XVII^e siècles. L'analyse de la correspondance a mis au jour deux types de motivations, les motivations personnelles et les impératifs politiques, qui nous ont fait comprendre que la présence de leur famille auprès d'eux était essentielle aux migrants espagnols, autant pour s'intégrer au milieu colonial que pour poursuivre leur aventure coloniale.

Or, si nous avons analysé l'envoi et le contenu des *Cartas de llamadas*, qu'en est-il des réponses à celles-ci? Nous ne pouvons les étudier qu'indirectement, car nous n'avons que les lettres émanant du Nouveau Monde et aucune réponse métropolitaine. Or la correspondance coloniale y fait sans cesse référence nous permettant ainsi d'en saisir la complexité. Si les réactions de tous peuvent être intéressantes à analyser, ce sont celles des épouses qui retiennent le plus notre attention. En effet, puisque la présence de celles-ci est si primordiale aux colons espagnols, étant donné les décrets mis en place, comment les femmes réagissent-elles aux invitations de leur époux? Se plient-elles aux idéaux d'une société patriarcale moderne ou le contexte colonial leur

octroie-t-il un pouvoir de décision au sein du couple? Comment cette conjoncture particulière influence-t-elle les destins des hommes et des femmes espagnols? Ce chapitre a donc pour objectif d'étudier les réactions des épouses aux invitations vers le Nouveau Monde, ainsi que leurs répercussions sur les expatriés ibériques. En analysant la gamme de réactions des épouses métropolitaines, passant souvent de la résistance passive à l'obéissance, nous serons plus à même de comprendre les réalités quotidiennes de la migration coloniale.

Résistance passive : le silence de l'Ancien Monde

Le premier chapitre a mis en évidence le prix porté à la correspondance chez les colons espagnols. Or, il a aussi montré que les épistoliers devaient également composer avec une réalité quotidienne: le silence épistolaire. En effet, nombreuses sont les missives mentionnant le désir qu'ont les expatriés ibériques de recevoir enfin une réponse à leurs multiples lettres, ainsi que l'amertume de ne pas en avoir. Si le silence de l'Ancien Monde n'est pas unique aux missives conjugales, celles-ci présentent le plus grand intérêt, car elles mettent de l'avant une altération toute relative des relations de pouvoir entre les sexes qui existent normalement dans la société métropolitaine.

Dans la correspondance, on constate que la distance, symbolisée par l'océan Atlantique, permet aux femmes de s'affranchir quelque peu du contrôle de leur mari. En effet, étant donné cette immense distance dans le temps et l'espace qui sépare le couple, les femmes peuvent décider tout simplement de ne pas répondre aux nombreuses lettres qu'elles reçoivent. Cette forme

d'agentivité nouvelle, le silence, offre aux femmes une liberté toute relative en ce qui a trait aux décisions concernant le futur du couple. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées sur les raisons de ce silence. L'historienne Ida Altman en a mentionné quelques-unes, telles que la distance et la longueur temporelle du voyage, la lourdeur des procédures pour l'obtention des licences et les dangers du voyage¹. La peur de la mer est une donnée souvent signalée dans la correspondance. Plusieurs auteurs de missives tentent effectivement de rassurer leurs destinataires sur le sujet.

Le contexte colonial offre aussi aux femmes une capacité d'agir et de prendre les décisions concernant le futur de leur couple. Le chapitre précédent a effectivement montré que la Couronne espagnole a mis en place plusieurs décrets réglementant la vie des hommes mariés, en leur imposant la réunion avec leur femme et leurs enfants dans un délai jugé raisonnable. Pour que ceux-ci puissent conserver leurs droits et libertés dans la colonie, ils se doivent donc d'être accompagnés de leurs épouses. Or, si l'épouse ne répond pas à l'invitation lancée par son mari, celui-ci sera contraint de retourner en Espagne.

Cette réalité à laquelle doivent faire face les époux du Nouveau Monde procure ainsi aux femmes métropolitaines une agentivité qu'elles ne peuvent espérer posséder autrement dans la péninsule ibérique. Alors que l'épouse est normalement soumise à son mari, le chef de famille qui prend les décisions concernant l'avenir du ménage, les différents décrets mis en place par l'autorité espagnole confient à la femme un pouvoir tout nouveau sur sa propre vie et sur celle

¹ Altman, Ida. « Spanish Women and The Indies: Transatlantic Migration in the Early Modern Period », dans *New Perspectives on Women and Migration in Colonial Latin America* sous la dir. D'Anore Horton, Princeton, Princeton University Press, 2001, p.28.

de son mari et de leurs enfants. En effet, en choisissant ou non de se déplacer vers les Indes, les Espagnoles scellent le destin de leur mari.

La correspondance présente de nombreux cas qui exemplifient ce contrôle nouveau qu'ont les femmes sur le destin de leur couple. D'abord, plusieurs missives expriment ce besoin qu'a l'époux de voir sa femme entreprendre les démarches pour le prolongement de sa licence. En effet, lorsqu'une licence accordée par la *Casa de la Contratación* arrive à échéance, il revient à la femme de mettre en branle le processus par lequel la licence pourra éventuellement être renouvelée. Par exemple, Baltasar de Valladolid écrit à sa femme, Clara de Los Angeles pour lui donner les indications concernant le prolongement de sa licence: « Parce que je commence désormais à gagner à manger, j'ai la nécessité que tu m'envoies une licence, non comme la dernière que tu m'as envoyée, qui n'est d'aucun effet. Assure-toi de demander pour quatre ans, devant le magistrat municipal, explique que, pour le moment que je suis en ces contrées, cela nous convient, que c'est ta volonté de me donner cette licence-là² ». On remarque ainsi le rôle central que joue Clara de Los Angeles pour assurer le prolongement du séjour de son mari dans la colonie. Elle doit donner son accord pour que la licence de son mari soit renouvelée. Pour les femmes, c'est une forme d'agentivité à laquelle l'Ancien Monde ne les avait pas habituées.

Le traitement réservé aux hommes mariés vivant sans leur femme au Nouveau Monde est aussi un thème récurrent de ce corpus de lettres. Plusieurs épistoliers écrivent à leur bien-aimée pour

² Baltasar de Valladolid à sa femme Clara de Los Angeles, Santa Fe, 1er mai 1591; cité par Enrique Otte, *Cartas privadas de emigrantes a Indias 1540-1616*, México, Fondo de cultura económica, 1996 [1993], p.284. : « Porque yo empiezo ahora a ganar de comer, he necesidad me envies una licencia, no como la que me enviaste, que no es de ningún efecto. Hasla de pedir por cuatro años, ante un alcalde, diciendo que, por cuanto yo estoy en estas partes en negocios que a ti y a mí convienen, me das y es tu voluntad de dar aquella licencia ».

lui demander, soit de venir les rejoindre, soit de faire les démarches pour prolonger leur licence, en mentionnant le mauvais sort qu'ils auraient à subir si elles ne le font pas. Il y a d'abord Juan Bravo de Salazar qui écrit à sa femme Catalina de Baeze en avril 1598 pour expliquer que sans elle, il ne peut vivre en Nouvelle-Espagne: « Je ne peux être à Mexico, ni dans aucune autre ville, car ils savent que je suis marié en Espagne³ ». Les gouverneurs insistent énormément pour que les colons espagnols fassent venir leur femme d'Espagne. C'était aussi un moyen pour eux de mieux contrôler la population coloniale de leur territoire, ainsi qu'une excuse facile pour extorquer de l'argent aux colons s'ils ne se plient pas à leur désir.

Ainsi, au lieu d'être renvoyés directement dans la métropole, certains hommes mariés se voient imposer une amende si élevée, qu'elle les ruine tout simplement. C'est ce qu'Hernando de Cantillana explique à sa femme: « Je vous charge, mon âme, que vous m'envoyiez la prolongation de deux ans, [je vous jure] que je ne le demande pas en vice, mais pour ne pas qu'ils nous appliquent une amende de 200 000 maravédís⁴ ». Outre cela, les hommes mariés étant venus seuls dans la colonie sont largement pointés du doigt :

Car à ceux qui savent qu'ils sont mariés ils leur font tant d'ennuis pour qu'ils s'en aillent qu'ils les détruisent, et si pour moi maintenant, vous ne venez pas, ils me forceront à partir, et cela me détruira, car j'ai divisé et confié quasiment toute mon *hacienda*, et je vais maintenant commencer à en profiter, et retourner serait vivre pauvres toute notre vie, et dans ces quatre ans, grâce à Dieu, je

³ Juan Bravo de Salazar à sa femme Catalina de Baeza, Minas de San Luis, 28 avril 1598; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.200. : « No puedo estar en México, ni en otra ciudad respecto que saben que soy casado en España ».

⁴ Hernando de Cantillana à sa femme doña Magdalena de Caárdenas, Panamá, 7 mai 1575; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.249. : « Encárgoos, mi alma, que me enviéis la prolongación de dos años, que por vida vuestra que no lo pido de vicio, sino porque no nos lleven 200.000 maravedís de pena ».

pense gagner de quoi pouvoir retourner et vivre reposé [en Espagne]⁵.

À la lumière de ces différents extraits, il est possible de constater le rôle crucial qu'ont les femmes dans le destin du couple et de la famille. Certaines lettres montrent même un mari qui se plaint des conséquences de la décision de son épouse de ne pas venir au Nouveau Monde. C'est le cas, par exemple, pour Antonio de Aguilar qui écrit à sa femme pour lui expliquer qu'il a été fait prisonnier, car il n'a pas respecté le délai dans lequel elle devait venir le rejoindre. Il mentionne également que la venue de celle-ci pourrait régler ce problème:

J'habite où Dieu me le permet, mais je reste prisonnier et enchaîné parce que je suis marié, et ce, madame, aurait pu être remédié par votre venue, mais je ne vous en fais pas reproche, madame, puisque bien sûr, je n'ai pas été davantage à vos côtés, et n'ai personne à blâmer sinon moi-même, car si bon que je sois, tous se moquent de moi. [...] Mon âme, au nom de votre vie et de la mienne, faites ce que je vous ai prié de faire dans mes lettres, et venez ici par n'importe quel moyen que vous puissiez puisque voyez mon âme, ne pensez pas que venir ici demande désormais beaucoup, ce n'est rien, car de nos jours viennent beaucoup de femmes avec qui vous pourrez voyager⁶.

Il est ici apparent que Juana Delgada, la femme d'Antonio de Aguilar, a un certain contrôle sur le destin de son mari. En effet, sa décision de venir ou non au Nouveau Monde modifie le contrôle

⁵ Juan Tello à sa femme Inés de Llanos, Guatemala, 10 octobre 1581; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.223. : « Porque a los que saben que son casados, les hacen tantas molestias, porque se vayan, que los destruyen, y si a mí por ahora, no viniendo vos, me apremiasen a que me fuese, será destruirme, porque tengo repartida y fiada casi toda mi hacienda, y voy ahora comenzando a aprovecharme, y, yéndome, será vivir toda nuestra vida pobres, y en estos cuatro años, mediante a Dios, pienso ganar con qué poder ir, y vivir descansado ».

⁶ Antonio de Aguilar à sa femme Juana Delgana, Veracruz, 16 janvier 1569; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.177. : « Yo quedo cual Dios me remedie, pues quedo preso, y con unos grillos por casado, y esto, señora, bien se pudiera haber remediado con vuestra venida, más en vuestra mano, ni tengo de quien quejarme, sino de mi mismo, [...]. Mi alma, por vida vuestra y mía que hagáis lo que os he enviado a rogar en mis cartas, en que vengáis acá que es ahora mucho; no es nada, porque en la era de ahora vienen muchas señoras con quien podéis venir ».

qu'a celui-ci sur sa propre vie, car c'est spécifiquement parce que son épouse ne répond pas à ses invitations qu'il est fait prisonnier.

Plusieurs missives montrent même des situations où les hommes tentent de faire abstraction de leur état civil pour continuer à vivre au Nouveau Monde. Par exemple, Marcos Martín propose à sa femme de prétendre qu'ils ne sont pas mariés afin de lui éviter les inconvénients imposés par les décrets royaux :

Ainsi que pour l'amour de Dieu, madame, je vous demande de ne pas annuler votre venue vous et ceux que j'ai mentionnés, et si vous ne faites pas ce que je vous ai demandé, je jure devant Dieu et cette croix, que vous pouvez faire comme si vous ne me connaissiez pas. Je m'enfuirai au Pérou ou en Chine, et vous n'aurez aucune nouvelle de moi, et là-bas, je commencerai ma vie dans la douleur. Ainsi, madame, ne permettez pas que ceci ne se produise, car ma prétention est uniquement de vous donner contentement⁷.

Par l'étude des correspondances coloniales, on constate donc que le silence devient un instrument par lequel la femme développe une réelle capacité d'action sur le destin de son mari, et plus généralement de son couple ou même de sa famille. De fait si les mesures mises en place pour empêcher les hommes mariés de se rendre dans la colonie en laissant derrière eux femme et enfants ont pour premier objectif d'encadrer le peuplement colonial selon les attentes des Rois espagnols, elles ont aussi pour conséquence d'attribuer aux femmes un certain pouvoir sur celui qui, dans les faits, devrait agir comme chef et décisionnaire de la famille.

⁷ Marcos Martín à sa femme Marí Alonso de Retes, Tunja, 19 mars 1580; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.323. : « Así que, por amor de Dios, señora, os lo ruego que no dejéis de venir vos y los que tengo dicho [...] Y si esto que os ruego ne hacéis, yo juro a Dios y a esta cruz que podéis hacer cuanta que no me conocistes. Que yo me despacharé al Perú y a la China, y no se sabrá de mí cosa alguna, y allí acabaré con dolor mi vida. Así que, señora, no permitáis que esto pase por mí, pues mi pretensión es para sólo daros contento ».

Obéissance féminine : la vie dans la colonie

Si beaucoup de femmes résistent passivement à l'invitation de leur mari vers le Nouveau Monde, certaines d'entre elles l'acceptent, souvent malgré quelques réticences initiales. Celles qui obéissent quittent l'Ancien Monde, souvent avec leurs enfants en bas âge et c'est ce qui donne lieu au phénomène de migration familiale caractéristique de la seconde moitié du XVI^e siècle. Or, si l'historiographie s'est souvent intéressée à la vie coloniale typiquement masculine, qu'en est-il des nombreuses épouses, sœurs, filles, nièces et mères qui se lancent dans l'aventure coloniale? Comment vivent-elles le Nouveau Monde? Quelles opportunités leur sont-elles offertes? Comment y trouvent-elles leur compte?

D'abord, il faut savoir que la vie des épouses qui décident d'affronter l'inconnu du Nouveau Monde est complètement chamboulée par toutes les nouveautés auxquelles elles doivent faire face. En effet, celles-ci, tout comme ce fut le cas pour leur mari, arrivent dans les Indes espagnoles avec très peu de référents culturels et sociaux, à la différence près qu'elles ont leur mari à leurs côtés. En choisissant de quitter le confort de l'Espagne, les Espagnoles affrontent le défi de s'adapter à une réalité nouvelle. Cette adaptation débute d'ailleurs dès le départ de leur flotte vers les contrées coloniales. En effet, si dans la métropole il n'est pas d'usage de voir les femmes prendre part à des expéditions maritimes de longue durée⁸, les Espagnoles des XVI^e et

⁸ Altman, Ida. « Spanish Women and The Indies: Transatlantic Migration in the Early Modern Period », dans *New Perspectives on Women and Migration in Colonial Latin America* sous la dir. D'Anore Horton, Princeton, Princeton University Press, 2001, p.30.

XVIIe siècles se voient offrir l'opportunité de traverser l'Atlantique, durant un voyage de plusieurs mois, pour s'installer de manière définitive ou non dans les colonies.

Le voyage vers le Nouveau Monde

À la lumière de la correspondance coloniale, il appert que la migration des épouses n'est pas un phénomène d'exception. En effet, tel que l'explique Miguel Hidalgo à sa fiancée Doña María de la Cruz en juin 1587 : « Mille femmes bien lasses viennent ici pour trouver leurs maris qui disent en avoir assez de ne pas les voir⁹ ». Cette information est corroborée par Hernán García qui écrit à sa femme Catalina Núñez en 1586 : « Pour l'amour de Dieu madame n'annulez pas votre venue, car plusieurs autres femmes viennent en ces contrées faire leur vie avec leurs maris¹⁰ ». Diego de San Llorente, quant à lui, souligne à son épouse Luisa Sánchez, qu'« à chacune des flottes, viennent en cette contrée beaucoup de femmes très honorables¹¹ ».

Or, s'il arrive fréquemment que des femmes fassent le voyage vers le Nouveau Monde, la véritable question à se poser, c'est quel pouvoir réel ont-elles sur la décision les menant à migrer vers l'Amérique? S'agit-il d'un choix imposé par le mari ou ce sont les femmes qui en prennent véritablement la résolution? Selon l'historienne Ida Altman, il est difficile d'évaluer la participation réelle des femmes dans la décision de migrer ou non¹². Néanmoins, si

⁹ Miguel Hidalgo à sa fiancée doña María de la Cruz, Cartagena, 4 juin 1587; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.303. : « Que mil mujeres harto aborrecidas vienen aquí en busca de sus maridos, que dieran harto por no verlas ».

¹⁰ Hernán García à sa femme Catalina Núñez, Puebla, 4 novembre 1586; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.165. : « Por amor de Dios, señora, sea servida que no deje de venir, pues otras muchas señoras vienen a hacer vida con sus maridos a estas partes ».

¹¹ Diego de San Llorente à sa femme Luisa Sánchez, Puebla, 12 avril 1569; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.150. : « Cada viaje vienen a esta tierra muchas señoras muy honradas ».

¹² Ida Altman, *Spanish Women and the Indies*, p.30.

l'historiographie a eu tendance à peindre le portrait de femmes ne participant que passivement à la prise de décision, nous avons vu qu'elles ont un rôle décisif dans le processus d'émigration, et que leur opinion compte¹³.

Si la correspondance étudiée pour ce mémoire ne rend pas compte directement de cette participation des femmes à la prise de décision, car elle ne contient que des lettres émanant du Nouveau-Monde, elle en présente implicitement quelques traces. Plusieurs épistoliers coloniaux se réjouissent effectivement de la volonté qu'a leur épouse de migrer dans la colonie. En regardant plus précisément la manière dont les colons espagnols demandent à leur épouse de venir les rejoindre, on remarque également que le choix ne semble pas leur être imposé. En effet, si un époux supplie parfois sa femme pour qu'elle vienne le rejoindre, en général, la décision semble être laissée à sa discrétion.

Malgré cela, étant donné le cadre patriarcal de la société espagnole, les choix pris par les femmes concernant la migration vers le Nouveau Monde restent bien évidemment tributaires des attentes et des désirs des hommes. Puisque la migration féminine prend place dans un contexte essentiellement familial, le mari, en bon chef de famille, est celui qui amorce normalement les démarches pour l'obtention des licences. Les missives coloniales le montrent bien. Il est effectivement d'usage de voir les hommes organiser et négocier le voyage des femmes vers les Indes espagnoles.

¹³ *Ibid.*, p.27.

L'ouvrage d'Enrique Otte réunit maintes lettres où les époux s'occupent de prendre les arrangements concernant le passage de leur femme vers le Nouveau Monde. C'est le cas, entre autres, chez Bartolomé de Morales qui s'occupe de tout le nécessaire pour que sa femme Catalina de Avila : « [n'annule sa] venue d'aucune manière¹⁴ ». Pour s'assurer de son passage vers les Indes, il demande à son père d'aller chercher une licence pour que sa femme, ainsi que leur fils Antón puisse venir le rejoindre. Aussi, il envoie à son épouse 100 pesos pour qu'elle s'achète de quoi bien se vêtir et qu'elle paye les coûts reliés au voyage. Dans la lettre à son père, il le supplie qu'il « la fasse venir dans tous les cas¹⁵ », car « en cette terre les hommes célibataires ne peuvent économiser un seul réal¹⁶ ». On voit ici que le voyage de Catalina lui est quelque peu imposé par son mari, qui amorce lui-même les démarches pour qu'elle puisse se procurer sa licence à Séville.

L'analyse des correspondances coloniales rend également compte d'un autre phénomène; celui de la migration de groupe. Il est effectivement habituel pour les épouses de prendre part au voyage vers le Nouveau Monde en s'incorporant à un groupe de femmes. Il est en effet rare de voir une femme faire le voyage seule. Les normes de sécurité impliquent effectivement que les épouses souhaitant rejoindre leur mari au Nouveau Monde forment de véritables convois féminins¹⁷.

¹⁴ Bartolomé de Morales à sa femme Catalina de Avila, México, 1573; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.71. : « no deje de venir por ninguna manera ».

¹⁵ Bartolomé de Morales à son père Antón Pérez, México, 10 mars 1573; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.72. : « que la haga venir en todo caso ».

¹⁶: *Ibid.*, « en esta tierra los hombres solteros no pueden ahorrar un real ».

¹⁷ Almorza Hidalgo, Amelia. « Sibling Relations in Spanish Emigration to Latin America, 1560–1620 », *Revue européenne d'histoire*, vol. 17, n°5, octobre 2010, p. 735-752.

Toutefois, ces groupes de femmes sont majoritairement dirigés par un homme qui agit à titre de protecteur. Nombreuses sont les missives coloniales mettant en lumière ce phénomène de *Cargos de Mujeres* (Convois féminins) mené par un homme de confiance. Par exemple, la lettre de Diego Daza à sa femme Isabel López en 1575, où il lui suggère d'« amener avec vous mesdames mes sœurs, vous prierez aussi madame Mari Méndez qu'elle me fasse l'honneur de venir avec vous [...] Juan Gómez, notre confrère, prend la charge de venir avec vous dans le navire¹⁸ ». C'est aussi le cas dans la lettre que Francisco de Mesa écrit à sa mère Isabel Chaves en 1585, et dans laquelle il exprime son enthousiasme à la voir prendre part au voyage vers les Indes espagnoles, mais où il lui conseille d'être accompagnée de sa sœur Isabel de Mesa, et d'autres femmes qui voyagent chaque année. Aussi, il lui suggère de ne pas voyager sans Juan Bautista Calderón¹⁹, un ami de la famille.

La plupart du temps, ces convois sont donc dirigés par un homme dont le rôle réel est de protéger les femmes des difficultés inhérentes à la traversée de l'Atlantique. Le trajet n'est effectivement pas de tout repos pour les femmes. Patricia Amanda Angel, dans sa thèse de doctorat, mentionne les nombreuses occasions de viol qu'elles peuvent subir, nécessitant souvent qu'un homme de la famille ou de l'entourage veille à leur sécurité²⁰.

¹⁸ Diego Daza à sa femme Isabel López, Cartagena, 22 mai 1575; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.290. : « Traerá v.m. consigo las señoras mis hermanas, y rogará v.m. a la señora Mari Méndez que me haga merced de venir con v.m. [...] Juan Gómez, nuestro compadre, lleva a cargo de venir con v.m. en el navío ».

¹⁹ Francisco de Mesa à sa mère Isabel Chaves, Guatemala, 5 avril 1585; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.225.

²⁰ Angel, Amanda Patricia. « Spanish Women in the New World: The Transmission of a Model Polity to New Spain, 1521-1570 », Thèse de doctorat, Californie Université de Californie, Département d'histoire, 1997, p.41.

Ce danger relatif du voyage vers les Indes espagnoles pousse plusieurs colons à prendre des engagements avec d'autres hommes pour assurer la protection des femmes de leur entourage pendant la traversée. C'est le cas du frère García Rodríguez de Pardo qui, en 1565, demande à Pedro de Pardo de surveiller leur sœur sur le navire : « Je te rappelle de garder les yeux ouverts et de surveiller notre sœur et de la protéger de toutes les manières possibles. [...] Tu devrais embarquer dans le navire avec notre sœur et rester à ses côtés jusqu'à ce que vous arriviez au port de San Juan de Ulúa. Si c'est possible, ne te sépare pas d'elle ni ne sort du port durant les arrêts, car tu pourrais être laissé derrière²¹ ». Ici, on constate l'importance du rôle de protecteur de l'homme même pendant la traversée. La correspondance sert également à avertir les femmes elles-mêmes des dangers de la mer, de la privation de nourriture ainsi que de la promiscuité avec les marins. C'est le cas chez Sebastián de Pliego qui demande à sa femme Mari Díaz de ne pas « dormir seule, mais en compagnie de [ses] frères ²² ». Bref, à l'aube de l'aventure coloniale, les épouses doivent faire face à un défi de taille; celui de survivre à la longue traversée de l'Atlantique, tout en conservant leur honneur. Celles qui y parviennent sont bientôt confrontées à un nouveau défi qui est celui de s'intégrer à la société coloniale en émergence. Comment se déroule la vie des femmes au Nouveau Monde? Diverge-t-elle de qu'elles connaissent en Espagne? Arrivent-elles à se forger une place dans ce monde en pleine effervescence? L'échange épistolaire nous permet de saisir quelques traces de réponses.

²¹ García Rodríguez de Pardo à Pedro Pardo, Michoacán, 1er mars 1578; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p. 203.

²² Sebastián Pliego à sa femme Mari Díaz, Puebla, mars 1581; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.162. : « no durmáis sóla, sino con mis hermanos ».

Les débuts de la vie coloniale

De prime abord, maintes lettres mentionnent le fait que les femmes espagnoles sont traitées différemment dans la colonie. C'est le cas d'Alonso Zamora qui écrit à sa femme Isabel de Ortega en janvier 1577 : « Ne pensez pas qu'ici [au Nouveau Monde], les femmes sont traitées comme là-bas [en Espagne]²³ ». De nombreux épistoliers mentionnent la place importante accordée aux femmes au sein de la collectivité en soulignant notamment le fait qu'elles y sont très respectées. Pedro Martín insiste d'ailleurs sur ce dernier point lorsqu'il écrit à son épouse Gregoria Rodríguez en avril 1583 afin de l'encourager à venir le rejoindre : « En ces contrées, est très estimée une femme de Castille, surtout lorsqu'elle est une femme de bien comme vous l'êtes²⁴ ». Les Espagnoles sont effectivement très appréciées, car comme nous l'avons déjà mentionné, elles occupent un rôle important, voire essentiel, dans la mise en place du modèle colonial que souhaite établir la Couronne espagnole.

En plus d'être énormément respectées parmi la société coloniale, certaines femmes semblent jouer un rôle central dans la possibilité d'enrichissement des hommes, car « cette contrée est très pénible, et on y gagne sa vie plus difficilement qu'en Espagne, et encore plus pour les hommes qui n'ont pas de femmes²⁵ ». Celles-ci semblent effectivement se voir confier des tâches exigeant souvent qu'elles sachent lire, écrire et compter, ainsi qu'elles soient douées

²³ Alonso Zamora à sa femme Isabel de Ortega, Santa Fe, 26 janvier 1577; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.281. : « No penséis que acá se tratan como allá las mujeres ».

²⁴ Pedro Martín à sa femme Gregoria Rodríguez, México, 15 avril 1583; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.107. : « En esta tierra es muy estimada una mujer de Castilla, siendo mujer de bien, como vos lo sois ».

²⁵ Antón Torijano à sa femme Catalina Ponce, Puebla, 8 avril 1581; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.164. : « Esta tierra está muy trabajosa, que con más dificultad se gana de comer que no en España, y más los hombres que no tienen mujer ».

d'une force physique leur permettant de participer au travail manuel. À ce sujet, Doña Leonor de Aguilera dans sa missive écrite en juillet 1591 demande à Francisco del Castillo de rassurer sa nièce, afin qu'elle ne s'inquiète pas de tout le travail qu'a une femme au Nouveau Monde, car elle-même « était une femme, et pas plus forte que les autres, et que Dieu a veillé sur [elle], et [l'a] aidée et il fera de même pour elle²⁶ ». Cet extrait illustre bien la conscience qu'ont les femmes de leur situation particulière dans la colonie, de même que des tâches inaccoutumées qu'elles s'y voient confier.

Ainsi, les correspondances coloniales, toujours en voulant probablement vanter la vie au Nouveau Monde, présentent l'idée que les femmes y sont mieux traitées, et qui y sont très estimées. En outre, les lettres féminines montrent des femmes qui sont conscientes de leurs tâches inhabituelles, et qui tentent de rassurer leur entourage féminin à ce sujet. S'il faut analyser ces discours en ayant en tête le désir ardent des épistoliers de valoriser l'expérience coloniale auprès de leur parenté, on ne peut nier que l'expérience féminine au Nouveau Monde se déploie au travers de traits bien particuliers.

Les missives coloniales montrent également des femmes qui tendent à participer de manière significative à l'essor économique de la colonie. Les correspondances féminines, autant que masculines, abondent en ce sens en décrivant des femmes qui occupent des fonctions importantes au sein de l'économie familiale, mais aussi locale. Dans un premier temps, nombreuses sont les lettres qui mentionnent le rôle de gestionnaire des femmes. Étant donné tout ce territoire à

²⁶ Doña Leonor de Aguilera à Francisca del Castillo, México, 15 juillet 1591; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.122. : « Yo también era mujer, y no más fuerte que otra. Mas Dios me trajo con bien y me ayudó, y así haré a ella ».

conquérir dans la colonie, les hommes sont souvent amenés à partir pour de longues expéditions de conquête, et la gestion de leurs haciendas est la plupart du temps laissée aux bons soins de leur épouse. Pendant l'absence de leur mari, et jusqu'à leur retour, celles-ci gèrent, notamment les esclaves, et protègent les terres. C'est effectivement ce que semble montrer la lettre de Francisco de Bolaños qui écrit à sa femme Ana Mateos en mai 1578, afin de la convaincre de venir le rejoindre à Rio Magdalena pour s'occuper de son *hacienda* : « car madame, si vous venez me rejoindre, mon *hacienda* vaudra plus que ce qu'elle vaut présentement, puisqu'enfin vous m'aidez et me la garderez, et je ne serai pas aussi fatigué que je le suis²⁷ ». Ainsi, un homme marié semble avoir plus de chance de faire fructifier sa terre, car son épouse y assure une certaine stabilité qu'il ne peut lui-même garantir à cause de ses nombreuses expéditions dans le territoire colonial.

Si la correspondance coloniale présente le cas de femmes qui s'occupent de la gestion des terres pendant l'absence de leur mari, certaines semblent également avoir l'opportunité de posséder leur propre *hacienda*. La lettre de Francisco Ramírez Bravo à sa fille est probablement l'une des plus éloquentes à ce sujet. En effet, celui-ci s'étant récemment remis d'une grave maladie, demande à sa fille de le rejoindre en Nouvelle-Espagne : « où [elle a] une maison et une *hacienda* [qu'il a] achetées pour [elle], qui [lui] coûte 12 500 pesos, dans laquelle il y aura des nègres et des négresses pour [la] servir, où il y aura tout le repos [qu'elle] désire. En plus de cela [elle possèdera] une fortune avec laquelle elle pourra se marier honorablement²⁸ ».

²⁷ Francisco de Bolaños à sa femme Ana Mateos, Río Magdalena, 20 mai 1578; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.316. : « Porque señora, si yo os trajera conmigo, valiera más mi hacienda de lo que vale, porque en fin ayudara y me lo guardara, y no fuera tan desperdiciado como soy ».

²⁸ Francisco Ramírez Bravo à sa fille doña Isabel Bravo, Nochtepec, 8 mars 1582; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.195. : « En donde tienes casa y hacienda que yo he comprado para tí, que me cuesta doce mil y

Quoi qu'il en soit, la correspondance montre que les femmes peuvent acquérir des richesses facilement dans le Nouveau Monde. Pedro Martín l'explique d'ailleurs à sa femme Gregoria Rodriguez en avril 1583 en insistant pour que sa mère l'accompagne dans le voyage vers le Nouveau Monde :

Et ainsi, je prie et retourne prier que vous ne manquiez pas de venir, car si vous ne venez pas, il se pourrait que vous ne me voyiez plus de vos yeux. Ainsi, je prie à ma mère qu'elle vienne aussi, et que, sur vos yeux, vous me l'amenez, car en cela vous me ferez une grande faveur, car certainement, je comprends qu'elle s'en félicitera beaucoup, car au final, c'est une terre où les femmes comme elle acquièrent beaucoup de fortune²⁹.

Ainsi d'après les échanges épistolaires, maintes femmes paraissent pouvoir accumuler des richesses et avoir un certain contrôle sur l'argent du couple. Cela leur permet d'en envoyer aux membres de leur famille, que ceux-ci soient des femmes ou des hommes. Toutefois, les cas les plus étonnants sont ceux de femmes, mariées ou veuves, qui envoient de l'argent à des membres masculins de leur famille, car il semble alors que le rôle typiquement masculin de pourvoyeur soit quelque peu altéré. C'est notamment le cas chez Doña Mariana de Morguiz, dans deux lettres envoyées; l'une à son frère et l'autre à son père, et dans lesquelles elle leur fait parvenir de l'argent pour les aider à survivre aux difficultés économiques connues de la métropole. Dans la lettre à son frère, elle se permet même de donner des indications sur la manière dont devrait être

quinientos pesos, en donde hallarás negros y negras que te sirvan, donde tendrás todo el descanso que quisieres. [...] Demás de esto tienes hacienda con que te casarás principalmente ».

²⁹ Pedro Martín à sa femme Gregoria Rodríguez, México, 15 avril 1583; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.106. : « Y así lo ruego a torno a rogar que no dejéis de venir, porque, si no venís, podrá ser no me veis más de vuestros ojos. Y así lo ruego a mi señora que también venga, y la traigáis sobre vuestros ojos, porque en ello me haréis gran regalo, porque cierto entiendo se holgará mucho, porque al fin es tierra donde las mujeres como ella adquieren mucha hacienda ».

utilisé l'argent qu'elle envoie : « Je vous envoie une autre pièce d'or qui pèse 20 ducats, et autant de réaux pour vous vêtir, et ces 20 ducats sont pour vous, et non pour mon père, parce que les 62 ducats sont pour mon père, et pour vêtir mes frères jusqu'à ce que Dieu me ramène à cette terre³⁰ ». À son père, elle écrit : « Je me suis souvenue, par Juan de la Isla, voisin de Triana, qui est une personne de confiance, de vous envoyer deux morceaux d'or fin qui valent tous deux 62 ducats et trois réaux et demi, et huit maravédís, et je les envoie pour que mon frère Diego Rodríguez vienne à Séville en personne³¹ ». Ana López, quant à elle, dans une lettre écrite à son père Francisco Sánchez en 1571, lui envoie 30 pesos, précisant que ce n'est pas beaucoup, mais qu'elle : « tenter[a] [d']améliorer [le montant] dans toutes les flottes qui partiront de ces contrées³² ». Elle suggère aussi que l'argent serve à préparer la venue de son frère dans les Indes espagnoles³³.

Il y a de nombreux autres exemples où des femmes envoient de l'argent aux membres masculins de leur famille (pères, frères, cousins, etc.) dans le but de les convaincre de venir au Nouveau Monde. Chez les femmes qui réussissent à accumuler de la richesse en terre coloniale, il est fréquent qu'elles envoient de l'argent sans même l'intervention de leur mari. Elles invitent leur entourage à venir les rejoindre, offrant souvent de payer pour le voyage³⁴. La plupart du temps,

³⁰ Doña Mariana de Morguiz à son frère Diego Rodríguez, México, 26 avril 1562; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.43. : « envío a v.m. otro pedazo de oro que pesa 20 ducados y tantos reales para vestirse v.m., y estos 20 ducados son para v.m. y no para mi padre, porque los 62 ducados son para mi padre, y para vestir a mis hermanos hasta que Dios me lleve a esa tierra con bien ».

³¹ *Ibid.* : « Yo acordé por Juan de la Isla, vecino de Triana, por ser persona muy cierta, de enviar a v.m. dos tejuelos de oro fino que pesan entrambos sesenta y dos ducados y tres reales y medio y ocho maravedís, y éstos envío para que mi hermano Diego Rodríguez venga a Sevilla en persona ».

³² Ana López à son père Francisco Sánchez, México, 15 mai 1571; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.65. : « Yo procuraré de mejorarame en todas las flotas que salieren de estas partes ».

³³ *Ibid.*, p.65.

³⁴ Almorza Hidalgo, p.741.

le montant offert couvre effectivement les frais inhérents au voyage vers le Nouveau Monde, et devra être remboursé par du travail sur l'*hacienda* une fois parvenu dans la colonie. C'est le cas de Inés de Cabañas qui invite son frère à venir la rejoindre avec sa femme et ses enfants, offrant de payer pour le voyage³⁵, et d'Ana de Montoya qui, elle, promet de payer le voyage de son cousin³⁶. Encore une fois, en envoyant de l'argent aux hommes de la famille pour qu'ils se déplacent vers les Indes espagnoles, les femmes démontrent une certaine position d'autorité. Elles exercent un pouvoir économique plus important que la plupart des femmes de la métropole.

En plus d'envoyer de l'argent aux membres de leur famille, les Espagnoles du Nouveau Monde lèguent souvent leurs possessions à d'autres femmes. C'est le cas de Francisca Hernández del Pedroso qui écrit à sa nièce María de Barrera en mars 1572 : « Je n'ai, en ces contrées, de parente plus proche que vous, et chacune des lettres qui viennent de vous, valent leur pesant d'or, car avoir des nouvelles de cette terre, est pour moi le meilleur cadeau du monde [...] et toute la fortune que je possède est pour vous et vos fils³⁷ ». Magdalena de Castillo fait la même chose avec sa nièce Luisa del Castillo en janvier 1591 : « Je suis veuve depuis 3 années, et sans fils. Et j'ai une *hacienda*, et parce que je n'ai personne à qui la laisser sinon à vous, je vous demande que, dès que vous recevez ceci des mains de Pedro de Vargas qui en est le porteur, vous fassiez en sorte d'obtenir une licence pour vous et pour une domestique, pour que vous veniez [ici] avec

³⁵ Inés de Cabañas, Los Reyes, 15 mars 1571; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.385-387.

³⁶ Ana de Montoya à son cousin célibataire Alonso Bernal, Yucatán, 12 janvier 1573; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.188.

³⁷ Francisca Hernández del Pedroso à sa nièce María de Barrera, Panamá, 20 mars 1572; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.246. : « No tengo en esa tierra parienta más cercana que a vos, y cada una carta que viera vuestra la hubiera pesado a oro, porque saber cosa de es tierra es para mí el mayor regalo del mundo. [...] y cuanta hacienda tengo es para vos y vuestros hijos ».

la première flotte³⁸ ». Doña María de Esquivel y Castañeda, pour sa part, envoie à sa petite-fille doña Juana Osorio 100 pesos, en plus de lui promettre, puisqu'elle se fait vieille et malade, de lui léguer sa terre si elle accepte de venir la rejoindre³⁹.

À la lumière des échanges épistolaires, on constate que la réalité quotidienne des femmes espagnoles est quelque peu modifiée dans la colonie. Les femmes lèguent, négocient des contrats, possèdent des terres, envoient de l'argent au reste de la famille, etc. Toutefois, ces expériences nouvelles sont fortement influencées par le cadre patriarcal typiquement européen que l'État tente de reproduire dans la colonie. En effet, la correspondance montre que ces femmes peuvent gérer des *haciendas* en attendant le retour de leur mari, mais que c'est tout de même celui-ci qui a le contrôle de la terre jusqu'à sa mort. À ce moment-là, la veuve prend possession de l'*hacienda* et de tous les revenus en découlant, et c'est à elle que revient la tâche de la léguer. Dans le cas où elle la lègue à une femme (la plupart du temps sa nièce), celle-ci est toujours mariée et a des enfants. Pour ce qui est des femmes qui possèdent leur propre *hacienda*, la plupart du temps, elle leur a été léguée par leur mari ou achetée par leur père. Ainsi, bien que les femmes trouvent une certaine latitude au Nouveau Monde, cela n'est possible que par l'entremise d'un homme; son mari, son père, son frère ou son cousin, respectant ainsi les normes genrées européennes des XVIe et XVIIe siècles.

³⁸ Magdalena de Castillo à sa nièce Luisa del Castillo, Santa Fe, 12 janvier 1591; cité par Enrique Otte. *Cartas privadas*, p.283. : « Estoy viuda tres años ha, y sin ningún hijo. Y tengo alguna hacienda, y por no tener a quien dejar, sino a vos, os ruego que, luego que ésta recibáis de mano de Pedro de Vargas, que es el portador de ésta, procuréis de alcanzar una licencia para vos y para una criada, para que vengáis con la primera flota ».

³⁹ *Ibid.*, p.120.

Conclusion

En étudiant l'éventail des réactions féminines aux *Cartas de llamadas*, ce chapitre a montré certaines particularités de la vie quotidienne des femmes dont les époux se sont aventurés de l'autre côté de l'Atlantique durant les XVIe et XVIIe siècles. De la résistance passive à l'obéissance, les réponses de l'Ancien Monde met en lumière des épouses métropolitaines qui voient leur vie chamboulée par le départ de leur mari, ainsi que par leur invitation à le rejoindre. D'abord, les épouses qui résistent à la sollicitation de leur mari, le font en ne répondant pas aux missives qu'elles reçoivent. Dans un monde fortement patriarcal, la latitude des épouses en ce qui concerne les décisions ayant un impact sur leur avenir est plutôt limitée. Or, dans la conjoncture coloniale, la distance importante entre les deux conjoints octroie aux femmes un avantage considérable; celui de pouvoir garder le silence. En effet, en ne répondant pas aux missives venant du Nouveau Monde, celles-ci peuvent imposer à leur époux, leur propre décision. Il s'agit d'une forme d'agentivité à laquelle elles ne peuvent normalement pas s'attendre dans la métropole. Il est possible pour les épouses de tout simplement répondre par la négative arguant de leur faible constitution, de la pauvreté, de la jeunesse de leurs enfants ou de maladies parmi les membres de la famille. Les échanges épistolaires illustrent bien cette réalité coloniale en présentant le cas de maris qui tentent de convaincre leur épouse restée silencieuse ou refusant de s'expatrier, à accepter de les rejoindre pour leur permettre de continuer leur aventure coloniale.

Si certaines femmes s'opposent à l'idée de rejoindre leur mari dans la métropole, d'autres y adhèrent sans trop protester. En effet, la correspondance met en lumière des époux qui expriment

leur enthousiasme de voir leur bien-aimée se procurer une licence pour le Nouveau Monde, ainsi que des femmes qui racontent dans le détail leur expérience coloniale. En acceptant l'invitation de leur mari, ces femmes voient leur quotidien quelque peu bouleversé. D'abord en consentant à prendre part à un trajet maritime de longue durée, ces quelques femmes acceptent de subir les affres du voyage sur l'Atlantique. La promiscuité avec les marins d'un côté, et les dangers reliés à l'expédition en mer de l'autre constituent le premier défi de taille auxquels les femmes doivent faire face. L'installation au Nouveau Monde n'est pas non plus de tout repos pour ces épouses. Elles se voient attribuer des tâches physiques et économiques auxquelles elles n'ont pas été habituées en Espagne.

Or, ce difficile travail leur permet de gagner une respectabilité dans la collectivité des Indes espagnoles inédite en métropole. Quelques femmes, par exemple, peuvent posséder leur propre terre, alors que d'autres deviennent de véritables pourvoyeuses en envoyant de l'argent aux membres souvent masculins de leur famille restés en Espagne, ou en léguant ce qu'elles possèdent aux autres femmes de leur parenté.

Leur rôle fondamental dans le processus de *Conquista* ne peut non plus être nié, selon James Lockhart la participation des femmes est importante dans les expéditions de conquête, comme l'illustre la lettre que Doña Isabel de Guevara a envoyée à la Jeanne 1^{ère} de Castille, régente d'Espagne en 1556 :

Plusieurs femmes sont venues dans cette province de Río de la Plata avec son premier gouverneur Don Pedro de Mendoza, et j'ai eu la chance d'être l'une d'entre elles. Lorsque nous avons atteint le port de Buenos Aires, notre expédition comptait 1500 hommes, mais la nourriture se faisait rare,

et la faim était si importante qu'en moins de trois mois, 1000 d'entre eux sont décédés; c'était tellement la famine, que même celle de Jérusalem ne peut pas l'égaliser, ni aucune autre comparée à celle-ci. Les hommes sont devenus si faibles que toutes les tâches sont revenues aux pauvres femmes, laver les vêtements ainsi que soigner les hommes, leur préparer le peu de nourriture qu'il y avait, les garder propres, faire la garde, surveiller les incendies, charger les arcs lorsque les Indiens venaient parfois faire la bataille, même tirer le canon, et réveiller les soldats qui étaient en mesure de se battre, déclencher l'alarme sur le camp, agir comme sergents et ramener les soldats à l'ordre, parce qu'à ce moment-là, comme nous les femmes pouvons survivre avec moins de nourriture, nous n'étions pas tombées dans autant de faiblesse que les hommes⁴⁰.

D'autres correspondances montrent aussi des femmes qui s'ouvrent des boutiques dans la colonie⁴¹, qui apprennent à négocier des contrats⁴² ou qui participent par d'autres moyens à la vie économique des Indes espagnoles.

Sans pouvoir affirmer que la conjoncture coloniale modifie fondamentalement la vie des Espagnoles, l'analyse des nombreuses missives émanant du Nouveau Monde permet de déterminer que leur capacité d'action sur le monde change. En ayant l'occasion d'imposer leur choix quant à leur futur, mais aussi en acquérant l'estime de leurs congénères masculins au

⁴⁰ [Traduction] Dans Lockhart, James et Enrique Otte. *Letters and People of the Spanish Indies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, p.14-17. : « Several women came to this province of the Río de la Plata along with its first governor don Pedro de Mendoza, and it was my fortune to be one of them. On reaching the port of Buenos Aires, our expedition contained 1,500 men, but food was scarce, and the hunger was such that within three months 1,000 of them died; it was such a famine that one of Jerusalem cannot equal it, nor any other be compared to it. The men became so weak that all the tasks fell on the poor women, washing the clothes as well as nursing the men, preparing them the little food there was, keeping them clean, standing guard, patrolling the fires, loading the crossbows when the Indians came sometimes to do battle, even firing the cannon, and arousing the soldiers who were capable of fighting, shouting the alarm through the camp, acting like sergeants and putting the soldiers in order, because at that time, as we women can make do with little nourishment, we had not fallen into such weakness as the men ».

⁴¹ Enrique Otte, *Cartas privadas*, p.71 et p.233. .

⁴² *Ibid.*, p. 188.

Nouveau Monde, les femmes semblent se gagner une place plus considérable au sein de leur collectivité. Cette place leur octroie également la possibilité de faire leur propre choix, tant que celui-ci est réalisé en accord avec le cadre patriarcal européen.

CONCLUSION

Par l'étude des missives coloniales espagnoles de 1540 à 1616, et rassemblées dans le recueil publié par Enrique Otte en 1993, il est possible de saisir toute la complexité du phénomène de migration coloniale de type familial des XVI^e et XVII^e siècles. L'analyse de ces témoignages permet non seulement d'expliquer les réalités coloniales quotidiennes mais aussi de comprendre l'importance de la famille et du lien conjugal pour les migrants espagnols de première génération. En effet, la présence de la famille métropolitaine dans la colonie répond à divers besoins qu'ont les colons espagnols au cours de leur vie coloniale.

D'un côté, pour les migrants espagnols, s'entourer de leur famille permet de limiter les effets liés à la rencontre avec l'inconnu du Nouveau Monde. En effet, en laissant derrière eux leur famille, et souvent même leur épouse, les expatriés des Indes espagnoles abandonnent leur source d'ancrage sociale la plus importante. La présence de la famille permet au contraire de rendre la terre coloniale moins étrangère aux yeux des Espagnols du Nouveau Monde. De plus, les débuts de la vie migrante étant souvent marqués par la nostalgie de l'Ancien Monde, et par la solitude, la présence de la famille devient nécessaire pour accélérer le processus par lequel les colons s'intègrent à la collectivité coloniale. L'union conjugale est effectivement un très bon moyen d'étendre rapidement son réseau de contacts en mariant les membres de sa famille à des personnes avec qui une alliance présente de l'intérêt. En plus de cela, la réussite de l'aventure coloniale se définit traditionnellement en termes de perpétuation de la lignée familiale, c'est donc dire que la possibilité de transmettre son héritage, et d'assurer une continuité de sa lignée dans l'histoire coloniale devient une préoccupation de premier plan.

Or, à ces motivations de nature personnelle et émotive, s'ajoutent celles imposées par la Couronne espagnole. En effet, celle-ci ayant pour objectif ultime de construire une société coloniale qui emprunte les traits culturels et sociaux de la métropole, elle considère la figure féminine et le modèle familial chrétien comme d'excellents points de départ pour atteindre ses ambitions. La femme étant typiquement celle par qui la transmission des traditions, des savoirs et de la culture se fait, elle occupe un rôle central dans ce projet colonial. Puisque la première partie du XVI^e siècle voit la migration vers les Indes espagnoles se fonder essentiellement sur la figure masculine, la Couronne espagnole tente de favoriser la venue d'épouses vers le Nouveau Monde. Pour ce faire, plusieurs décrets qui contraignent les hommes mariés ayant laissé leur famille dans la métropole, à faire venir à eux leur épouse ou à quitter la colonie. Si ceux-ci ne se plient pas aux exigences de l'administration coloniale, ils seront forcés de retourner auprès de leur femme, et perdront tous les fruits de leur dur labeur. Dans ce contexte, la présence de la famille au Nouveau Monde, et surtout celle de l'épouse, devient un impératif politique que le migrant doit prendre en compte. Bref, cette conjoncture particulière alliant des considérations d'ordre individuel et politique propose à la famille et à l'épouse une place de choix dans la réussite coloniale du migrant espagnol.

Étant donné ce contexte spécifique, je me suis demandé quels étaient les effets sur la correspondance, du rôle central attribué à la famille. Comment se reflète cette place de choix accordée aux liens familiaux dans les missives coloniales? Dans le premier chapitre, j'ai mis en évidence le prix porté à la conservation d'un lien épistolaire durable et régulier avec les membres de la famille. L'urgence d'écrire et la volonté exacerbée des épistoliers d'obtenir des réponses de l'Ancien Monde démontrent le désir des migrants espagnols de garder contact avec leur famille

afin de ne pas être oubliés, mais aussi comment la communication épistolaire est utilisée pour convaincre leur famille de se déplacer au Nouveau Monde. Les missives conjugales en particulier sont remarquables. En effet, l'expression surprenante de l'émotivité et l'affection semblent servir à montrer à l'épouse à quel point son absence est un fardeau pour l'épistolier.

Par ailleurs persuader la parenté péninsulaire des avantages de la vie au Nouveau Monde est un lieu commun épistolaire digne d'intérêt et relevé dans le second chapitre. L'étude des *Cartas de llamadas*, ces lettres qui servent aux colons à inviter les membres de leur famille à les rejoindre au Nouveau Monde, a mis en évidence la tendance des épistoliers espagnols à vanter démesurément les avantages du Nouveau Monde. Il s'agit effectivement d'un réel discours promotionnel qui dépeint le territoire colonial sous les formes d'un véritable eldorado. Les épistoliers mettent notamment l'accent sur les possibilités d'enrichissement, sur le climat clément, sur les opportunités d'ascension sociale et, surtout, sur les mariages profitables qu'il est possible de trouver dans la colonie. En enjolivant la réalité coloniale, les colons espagnols espèrent convaincre la famille métropolitaine de les rejoindre le plus rapidement possible au Nouveau Monde.

Le troisième et dernier chapitre de ce mémoire analyse les réponses des femmes de l'Ancien Monde à ces invitations lancées depuis le Nouveau monde en ouvrant tout l'éventail de réactions des épouses métropolitaines. D'abord, en ayant le choix de répondre ou non une partie d'entre elles semble jouir d'une nouvelle forme de contrôle sur leur propre vie et sur le destin de leur couple. En effet, la société métropolitaine attribuant traditionnellement le pouvoir décisionnaire à l'époux qui est considéré comme le chef de famille, cette possibilité de garder le silence est

tout inédite à l'époque moderne. Il semble effectivement que la distance séparant les deux continents représente un obstacle naturel au contrôle qu'a le mari sur son épouse. Celle-ci, en gardant le silence, peut résister passivement à l'invitation de son époux qui quant à lui, doit se plier à la décision de sa femme. Or, si quelques femmes résistent passivement à l'invitation de leur mari, quelques-unes d'entre elles l'acceptent. Mais comment la décision de migrer au Nouveau Monde modifie-t-elle leur quotidien? Nous pouvons le reconstituer en étudiant les lettres des 51 femmes épistolières recensées car elles nous donnent accès à quelques bribes de leur vie dans la colonie en écrivant à leur tour des lettres aux membres de leur famille restés en métropole : Tout d'abord le voyage vers le Nouveau Monde constitue le premier défi auquel les migrantes doivent faire face. Elles doivent s'armer contre les dangers reliés au trajet maritime de longue durée et à la menace représentée par les marins, en formant des groupes de voyage, et en demandant à un homme de s'occuper de leur protection. Ensuite, à la lumière de la correspondance, l'installation au Nouveau Monde modifie aussi quelque peu le quotidien des expatriées espagnoles. En effet, la vie dans la colonie est présentée comme étant globalement différente de celle de la péninsule ibérique avec à la clé des opportunités nouvelles pour les femmes dans la colonie. Par exemple, celles-ci peuvent posséder leur propre *hacienda*, agir comme pourvoyeuses en envoyant de l'argent à leur famille en Espagne, ainsi que léguer leur fortune à d'autres membres de la famille, notamment à des femmes.

Enfin, notre mémoire montre que les colons espagnols s'appuient sur la cellule familiale pour faciliter leur intégration au Nouveau Monde et combler certains besoins inhérents à la vie migrante. En envoyant massivement des *Cartas de llamas*, ceux-ci contribuent directement à la mise en place du mouvement migratoire familial caractéristique de la seconde moitié du XVI^e

siècle et des débuts du XVIIe. Or cette migration familiale qui obéit aux stratégies impériales de la Couronne espagnole place les épouses venues de métropole au cœur d'une société nouvelle qu'elles ont pour fonction de bâtir selon les attentes de l'État espagnol. Ce faisant, elles se découvrent une agentivité inédite sans pourtant sortir du cadre éminemment patriarcal du monde espagnol moderne.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

Archivo General de Indias, *Catálogo de pasajeros a Indias durante los siglos XVI, XVII y XVIII*, Madrid, Ministerio de Cultura, 1900, 684p.

Monographies

Allen, Michael J. B et al. Sous la dir. de Fredi Chiapelli. *First Images of America : The Impact of the New World on the Old*, California, Berkeley University of California Press, 1976, 957p.

Bardet, Jean-Pierre, et François-Joseph Ruggiu. *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques des récits du for privé en Europe du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, 262p.

Baudot, Georges. *La vie quotidienne dans l'Amérique Espagnole de Philippe II, XVIe siècle*, Paris, Hachette, 302p.

Bel Bravo, María Antonia. *Mujeres Españolas en la Historia Moderna*, Madrid, Édition Silex, 2002, 308p.

Boyd-Bowman, Peter. *Indice geobiográfico de cuarenta mil Pobladores españoles de América en el Siglo XVI*. Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, 1964. 270p.

Castillo Gómez, Antonio. « Les écrits du for privé en Espagne de la fin du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Bilan et perspectives » dans *Les écrits du for privé en Europe du Moyen âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications*, sous la dir. d'Elizabeth Arnoul, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu, Bordeaux, Pessac : Presses de l'Université de Bordeaux, 2010, 658p.

Delamarre, Catherine. *La femme au temps des conquistadores*, Paris, Stock/Pernoud, 1992, 413p.

Desfourneaux, Michel. *La vie quotidienne en Espagne au siècle d'or*, Paris, Éditions Hachette, 1964, 280p.

Elliott, John Huxtable. *The Old World and the New, 1492-1650*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 [1970], 136p.

Lockhart, James. *Of Things of the Indies: Essays Old and New in Early Latin American History*, Stanford, Stanford University Press, 1976, 397p.

Lockhart, James. *Spanish Peru (1532-1560): A Social History*. Wisconsin, University of Wisconsin Press, 1994, 320p.

Lockhart, James et Enrique Otte. *Letters and People of the Spanish Indies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, 267p.

Otte, Enrique. *Cartas privadas de emigrantes a Indias 1540-1616*, México, Fondo de cultura económica, 1996 [1993], 611p.

Rocio Sanchez, Rubio et Isabel Teston Nunez. *El hilo que une. Las Relaciones epistolares en el Viejo y el Nuevo Mundo (Siglos XVI-XVII)*, Cáceres-Mérida, Université d'Extremadure, Editora Regional, 1999, 696p.

Chapitres d'ouvrages collectifs

Altman, Ida. « Spanish Women and The Indies: Transatlantic Migration in the Early Modern Period », dans *New Perspectives on Women and Migration in Colonial Latin America* sous la dir. D'Anore Horton, Princeton, Princeton University Press, 2001, p.21-47.

Boyd-Bowman, Peter. « Spanish Imigrants to the Indies 1591-1598: A profile », dans *First Images of America: the Impact of the New World on the Old*, sous la dir. de Fredi Chiappalli, California, University of California Press, 1976, p.723-735.

Lavrin, Asunción. « Introduction », dans *Sexuality & Marriage in Colonial Latin America*, Sous la dir. De Asunción Lavrin, Nebraska, University of Nebraska Press, 1989, p.1-43.

Lockhart, James. « Letters and People to Spain », dans *First Images of America: the Impact of the New World on the Old*, sous la dir. de Fredi Chiappalli, California, University of California Press, 1976, p.783-804.

Socolow, Susan M. « Acceptable partners: Marriage Choice in Colonial Argentina, 1778-1810 » dans *Sexuality & marriage in Colonial Latin America*, sous la dir. d'Asunción Lavrin, London, University Press Lincoln and London, 1989, p.209-251.

Testón, Isabel et Rocío Sánchez Rubio. « « Para hacer la raya enviamos un sobrino ». El papel de la familia y el parentesco en las relaciones de la América española (siglo XVI) », dans *Mezclado y sospechoso: Movilidad e identidades, España y América (siglos XVI-XVIII)*, sous la dir. de Gregorio Salinero, Madrid, Casa de Velázquez, 2005, p.91-120.

Articles

Almorza Hidalgo, Amelia. « Sibling Relations in Spanish Emigration to Latin America, 1560–1620 », *Revue européenne d'histoire*, vol. 17, n°5, octobre 2010, p. 735-752.

Castillo Gomez, Antonio et Cécile d'Albis. « Entre public et privé. Stratégies de l'écrit dans l'Espagne du siècle d'Or », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n°4-5, 2001, p.803-829.

Egido, Aurora. « Los manuales de escribientes desde el Siglo de Oro: Apuntes para la teoría de la escritura », *Bulletin Hispanique*. Vol. 97, n°1, 1995, p. 67-94.

Earle, Rebecca. « Letters and Love in Colonial Spanish America », *The Americas*, Vol. 62, n°1, Juillet 2005, p. 17-46.

Gonzalo Aizpuru, Pilar. « La intimidad divulgada: La comunicación escrita en la vida privada en la Nueva España », *Centro de Estudios Históricos*, Juillet-décembre 2002, p.17-49.

Oso, Laura. « L'immigration en Espagne des femmes chefs de famille », *Les cahiers du CEDREF*, août-septembre 2000, p.89-140.

Thèses et mémoires

Angel, Amanda Patricia. « Spanish Women in the New World: The Transmission of a Model Polity to New Spain, 1521-1570 », Thèse de doctorat, Californie Université de Californie, Département d'histoire, 1997, 275p.

Catalogues d'exposition

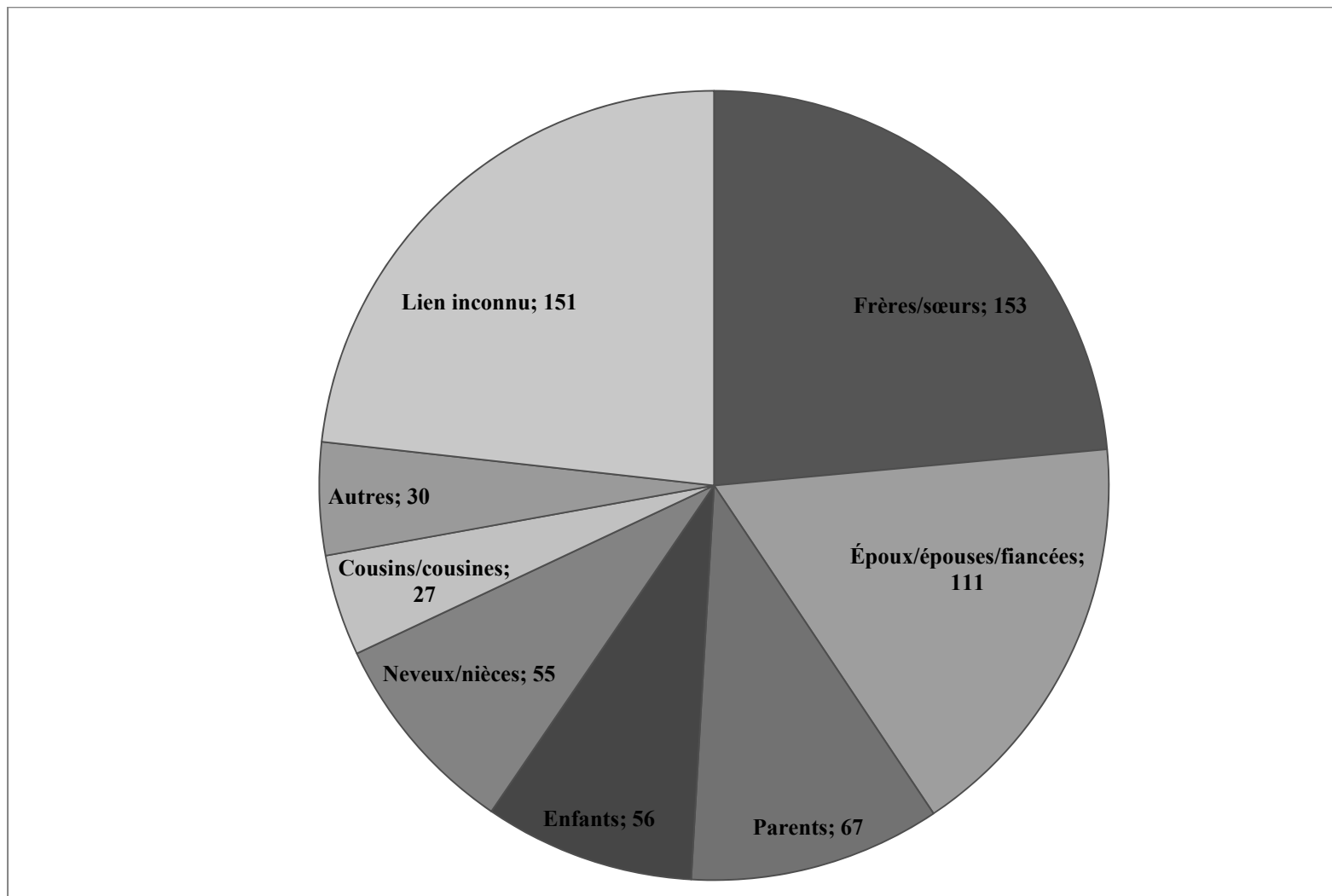
Bellas Dublang, Javier. *No fueron solos : Mujeres en la conquista y colonización de America*, catalogue d'exposition (Madrid, Museo Naval de Madrid 21 mai au 30 décembre 2012), Madrid, Naval de Madrid, 2012, 9p.

ANNEXES

Annexe 1: Les destinataires des lettres dans l'Ancien Monde de 1540 à 1616

Destinataires	Nombre de lettres	Pourcentage
Frères/sœurs	153	23,5%
Époux/épouses/fiancées	111	17,1%
Parents	67	10,3%
Enfants	56	8,6%
Neveux/nièces	55	8,5%
Cousins/cousines	27	4,2%
Autres (oncles, tantes, beaux-frères, gendres, grands-parents, etc.)	30	4,6%
Lien inconnu	151	23,2%
Total	650	

Annexe 2: Les destinataires des lettres dans l'Ancien Monde de 1540 à 1616



Annexe 3: Le sexe des destinateurs du Nouveau Monde de 1540 à 1616

Sexe du destinateur	Nombre de destinateurs	Pourcentage
Homme	476	89,4%
Femme	51	9,6%
Inconnu	2	0,4%
Total	529	

Annexe 4: Le statut civil des destinataires masculins du Nouveau Monde de 1540 à 1616



Annexe 5: Le statut civil des destinateurs féminins du Nouveau Monde de 1540 à 1616

Statut civil des destinateurs féminins	Nombre de destinateurs	Pourcentage
Mariée	25	49,0%
Veuve	12	23,5%
Statut inconnu	14	27,5%
Total	51	

Annexe 6: Poème rédigé par Sebastián Pliego à sa femme Mari Díaz (Mars 1581)

En el nombre de Dios, mi vida,

Uno y Trino omnipotente, os

quiero trovar ahora, porque

os holguéis al presente.

sólo en pensamiento.

Bien entiendo que por

mí vendrás donde Dios

me trajo, porque yo lo ruego así.

Vos os llamáis Mari Díaz.

Para mí no hay otra tal.

Daros tengo une sortija de

oro, que es buen metal.

En esta tierra do estoy, no falta

sustentamiento. En esto, mujer,

no miento porque do quiera que

voy, luego allí a comer me asiento.

Señora tan deseada,

mujer de mi corazón,

como uséis tal traición,

dejaros desamparada en

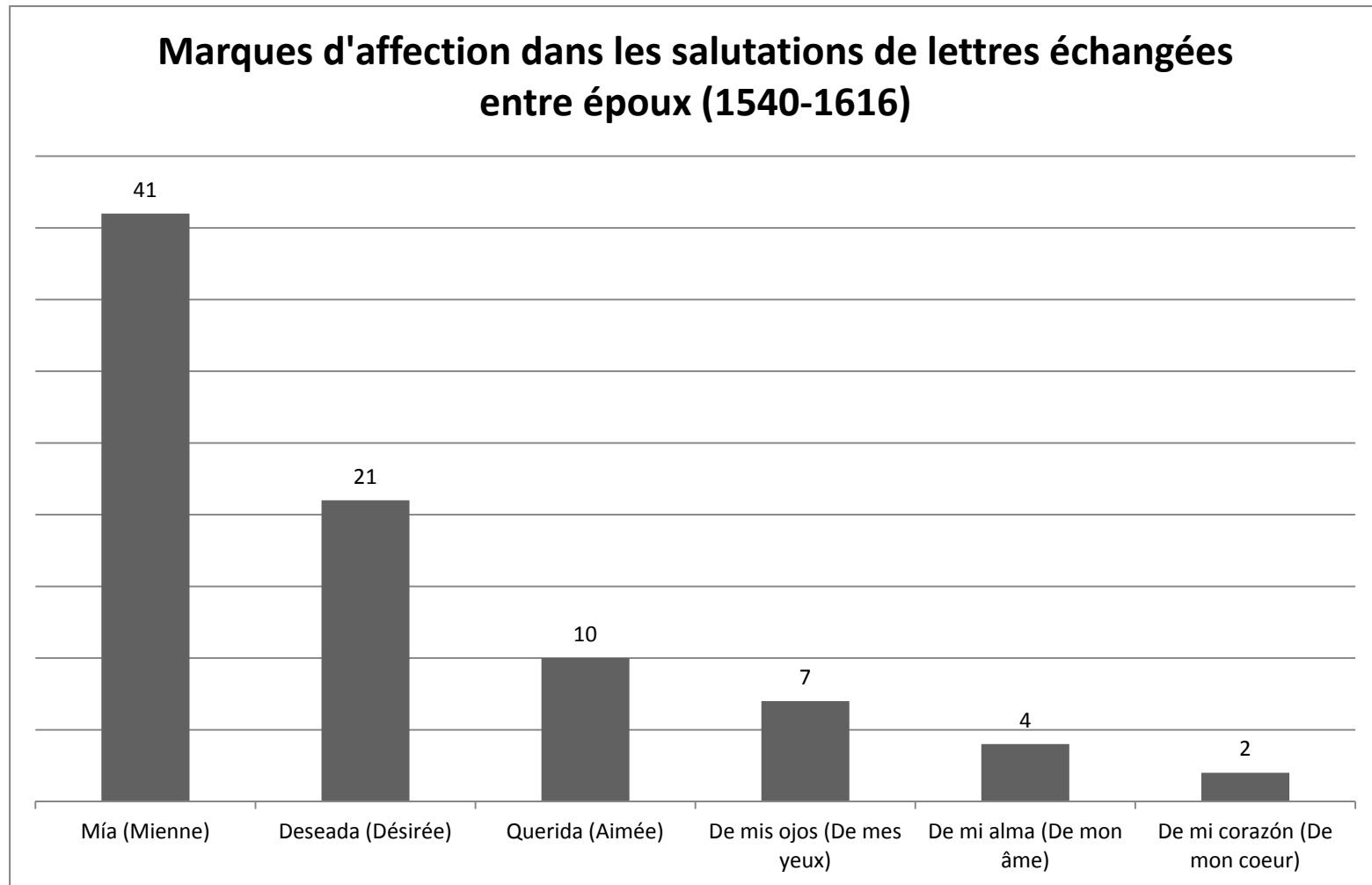
tierra sin promisión.

Noches y días me ocupo

Annexe 7: Introductions dans les lettres conjugales (1540-1616)

Salutations	Occurrences
señora mía	16
Hermana mía	7
Hermana	7
Muy deseada y querida mujer	7
Deseada señora	4
señora hermana	3
señora mía de mis ojos	3
Muy deseada señora	3
Deseada señora mía	2
Mujer y hermana mía	2
Muy deseada y querida señora	1
señora y mujer	1
señora mujer y hermana	1
Muy deseada señora mía	1
Mi hija y my bien	1
Muy deseada mujer	1
Hermana mía de mis ojos	1
Muy deseada señora hermana mía	1
señora de mis ojos	1
Querida hermana	1
Mi señora y mi contento	1
Bien mío	1
señora y hermana mía	1
Hija de mi alma	1
Hermana de mis ojos	1
Alma mía y todo mi bien	1
Alma mía	1
Muy mi señora	1
mi alma	1
Hermana mía de mi corazón	1
Deseada y querida señora	1
Mujer mía de mi vida	1
Hija mía	1
Lumbre de mis ojos y señora mía	1
señora mujer	1
Mujer mía de mi corazón	1
Total	80

Annexe 8: Marque d'affection dans les introductions de lettres échangées entre époux (1540-1616)



Annexe 9 Conclusions des lettres échangées entre époux (1540-1616)

Conclusions de lettres	Occurrences
Vuestro	9
Verdadero hermano	4
Tuyo hasta la muerte	3
Vuestro como siempre	2
El que más que a sí os ama, vuestro esposo	2
Su servidor de vosotros	2
Quien que más que a sí os ama	2
Vuestro marido y el que todo bien os desea	2
Vuestro marido que vos bien desea	2
Su marido hasta la muerte, que más que a sí la quiere	2
Vuestro leal marido, que más que a sí os quiere	2
Verdadero esclavo de vosotros	1
Vuestro marido que os desea veros más que escribiros	1
El que más a sí desea ver v.m.	1
Vuestro soy y a vuestro servicio quedo	1
Su amado	1
Vuestro esclavo hasta la muerte	1
Vuestro marido que os desea ver	1
Vuestro marido que en el alma os ama	1
El que más que a sí os quiere, vuestro como siempre	1
El que como a sí propio os quiere y vuestro bien desea	1
El que más que a sí os quiere	1
Vuestro hermano que os ama más que a sí	1
Vuestro marido que como a la vida os quiere y desea ver	1
El que más que a sí os ama y os quiere hasta la muerte	1
El que más que a sí os quiere, vuestro marido	1
Vuestro marido, que desea veros más que vivir	1
Vuestro marido y hermano	1
Vuestro desdichado marido, el que todo bien os desea a vos	1
Vuestro esposo, que mucho os desea	1
El que desea más ver que escribir su marido	1
Su deseado marido	1
Tu marido que te desea ver	1
Vuestro como siempre hasta la muerte este es vuestro	1
Vuestro marido y mejor amigo	1